NOTICE

SUR LA

RIVIERE ROUGE

DANS LE

Territoire de la Baie-D'Hudson.

MONTREAL:

BUREAU DES MÉLANGES RELIGIEUX,

Rue St. Denis, près l'Evêché.

1843.

NOTICE

SUR LA

RIVIERE ROUGE.

—

La Rivière Rouge étant peuplée en grande partie de Canadiens ou de leurs descendans, le clergé étant Canadien aussi et tenant encore à l'archevêché de Québec, doit naturellement intéresser le clergé et le peuple du Canada. Ils voyent dans ce pays des compatriotes et des frères qui se rattachent à eux, surtout sur le point de vue religieux. Nous pensons donc faire plaisir à nos compatriotes, en donnant quelques détails sur une colonie dont on a beaucoup parlé autrefois et dont on connaît peu l'état actuel. Comme tous les nouveaux établissemens, elle a grandi et elle a pris peu à peu les accroissemens que permet sa position géographique. Située au milieu du continent de l'Amérique du Nord, sans débouchée pour l'exportation de ses produits, elle n'attirera sans doute jamais une grande émigration des pays étrangers, qu'elle pourrait néanmoins nourrir, mais non enrichir.

Cette colonie date de 1811 ou 1812 : elle fut fondée par feue sa seigneurie lord Selkirk qui y envoya des colons tirés d'Ecosse. Elle rencontra de grands obtacles à son établissement, de la part de la compagnie rivale de celle de la Baie d'Hudson : on se querella, on se pilla, enfin on en vint aux armes, et dans un combat livré en juin 1816, dix-neuf personnes perdirent la vie, parmi lesquelles était le gouverneur de la compagnie. Milord Selkirk était venu en Canada avec sa famille, afin de suivre de plus près les affaires de sa colonie ; il fit même le voyage de la Rivière Rouge. Il se rendit en 1816 au Sault Ste. Marie et de là au fort William, sur le lac Supérieur, principal dépôt des pelleteries de la compagnie du Nord Ouest, il s'empara de ce fort et y passa l'hiver. En 1817, il se rendit à la Riviere Rouge et revint en Canada par les Etats-Unis, en voyageant à travers les prairies, pour atteindre le Mississipi. A son retour, il intenta un procès à la compagnie du Nord-Ouest; ce procès fit retentir les tribunaux du Haut et du Bas-Canada, entraîna des dépenses énormes, et fut ensuite transporté en Angleterre où il ne fut jamais jugé. Pendant son séjour à la Rivière Rouge, Lord Selkirk s'apercevant que cette petite population, composée en bonne partie de Métis, manquait de principes religieux et moraux, fit signer par les catholiques du lieu une requête à l'évêque de Québec pour demander des prêtres. Mgr. J. O. Plessis qui, depuis longtemps, cherchait le moyen de faire prêcher l'Evangile dans ces parties éloignées de son diocèse, saisit cette occasion, et au printems 1818, M. J. N. Provencher, alors curé de Kamouraska, fut envoyé comme chef de la mission, avec le titre de vicaire-général ; il eut pour compagnon M. S. J. N. Dumoulin, alors vicaire de Québec ; M. Wm. Edge,

ecclésiastique, fut adjoint comme catéchiste. Ils quittèrent Montréal le 19 mai, et arrivèrent à la Rivière Rouge le 16 juillet. Cette colonie dévastée pendant les troubles précédens était l'emblême de la pauvreté, et en réalité elle réunissait toutes les privations de la vie. Traités avec beaucoup d'égard et de politesse, mangeant à la table du gouverneur de la colonie, les missionnaires ne furent point exempts de prendre part aux privations du pays : on ne voyait sur cette table ni pain, ni légumes, mais uniquement de la viande de vache (bison), séchée au soleil ou au feu, ou du poisson ; il n'y avait point de lait, point de beurre, souvent même point de thé, ni de sucre.

Dans ces années là, on semait à la pioche ; les champs n'avaient guère plus d'étendue que les carrées d'un jardin, on semait plus pour avoir de la semence pour une autre année, que dans l'espérance de manger les fruits de son travail. Le peu de grain qui avait été semé cette année, 1818, avait très-belle apparence, lorsque, le 3 d'août, des nuées de sauterelles s'abattirent sur une très grande étendue du pays, et détruisirent tous les grains et légumes. Pendant qu'elles faisaient ce dégat, elles déposèrent leurs œufs dans la terre et ensuite elles s'envolèrent pour aller mourir ailleurs. Au printems de 1819, tous ces œufs produisirent des sauterelles, qui rongèrent la végétation jusqu'à la fin de juillet et au commencement d'août. Étant alors munies de leurs ailes, elles s'envolèrent dans les airs, en telle quantité que les rayons du soleil le plus ardent ne faisaient pas cligner l'œil qui regardait avec joie le départ d'hôtes aussi malfaisans. Il n'y eut aucune espèce de récolte cette année-là. Au printems de 1820, chacun s'empressa de semer une partie du grain qu'il avait en réserve, car on avait toujours soin alors d'en réserver un peu. La saison fut favorable, tout poussait à merveille, l'espérance de l'avenir faisait oublier le malheur passé, lorsque, le 26 juillet, il tomba encore une pluie de sauterelles ; elles changèrent la joie en tristesse : tout fut détruit, des œufs en quantité prodigieuse furent déposés dans la terre, et l'année 1821 fut encore sans verdure jusqu'au mois d'août. Ces sauterelles s'introduisaient partout et mangeaient tout, le linge, le drap, etc., il ne fallait rien laisser à leur portée. Depuis 1821, on n'en a pas vu pour faire tort : mais il ne restait plus de semences, le gouverneur de la colonie en envoya chercher à la Prairie du Chien, sur le Mississipi ; elles arrivèrent trop tard pour être semées la même année. On apporta aussi de la Prairie du Chien quelques poules qui se sont considérablement multipliées. Il n'y avait plus d'animaux domestiques, ceux qui avaient été envoyés d'Europe, avec les premiers colons, avaient été détruits dans les troubles précédens. Le peu de grain, qui avait été apporté de la Prairie du Chien, fut distribué aux habitans qui s'empressèrent de le cultiver avec soin, afin de procurer des semences plus abondantes. Tout allait de mieux en mieux, sans pourtant être exempt de quelques fléaux, chaque année : des souris, en quantités prodigieuses, firent de grands dégats dans les champs, elles coupaient le grain par le pied, et mettaient cette paille par petits bouts, sans paraître chercher à se nourrir de l'épie. Il n'y avait pas encore de chats pour faire la chasse à cette vermine ; on en eut plus tard et ils rendirent de grands services. Heureusement il n'y a point de rats dans ce pays là ; il n'y a point non plus de punaises.

Quelques particuliers firent venir, des Etats-Unis, quelques paires de bœufs et quelques vaches en 1822. Une vache, se vendit 25 louis. En 1825,

un américain amena 4 ou 500 bœufs et vaches qui furent achetés par les habitans qui avaient le moyen de les payer ; le prix des vaches fut de 4 à 10 louis. Elles se sont considérablement multipliées depuis et le seraient encore bien plus, si le cultivateur avait la perspective d'une vente avantageuse. En 1825, la neige tomba en abondance, le 15 octobre, et demeura sur la terre; il en tomba beaucoup pendant l'hiver qui fut un des plus froids qui ait été vu depuis 25 ans ; elle fondit tout à coup, vers la fin d'avril. L'eau s'était déjà élevée à la hauteur des côtes, lorsque la glace, qui avait encore toute son épaisseur, fut entraînée par la violence des eaux, elle ne suivait pas le cours de la rivière qui est très tortueux, mais, faisant chemin droit, elle râsait arbres et édifices qui se trouvaient sur son passage. Chacun se sauva vers les lieux élevés, sans savoir s'il était à l'abri des effets d'une inondation qui continua de croître graduellement pendant près d'un mois. L'eau s'étendit très au loin dans les plaines qui bordent la Rivière Rouge ; il y avait 5 pieds d'eau à l'église de St. Boniface, qui est le lieu le plus élevé à plusieurs lieues à la ronde. On ne pouvait point prendre de poisson, seule ressource du peuple dans le printems ; la misère était grande : elle avait été accélérée par l'arrivée inattendue d'un bon nombre de familles qui passaient ordinairement l'hiver dans les prairies, pour vivre de la chasse de la vache qui se tenait à petite distance de la Rivière Pinibina. La vache disparut totalement, la famine se fit sentir, il mourut dix ou quinze personnes de faim. Toutes les familles seraient mortes, si la compagnie n'eut envoyé au-devant d'elles des provisions qui arrivèrent trop tard pour plusieurs. La terre ne fut découverte à l'église de St. Boniface, que le 20 juin ; il était trop tard pour semer, l'orge seule parvint à maturité à l'aide des chaleurs de juillet, qui se firent sentir en septembre. La première gélée arriva le 17 septembre, cette année-là, et c'est l'époque la plus reculée de son apparition, depuis 25 ans : une fois, elle s'est fait sentir le 2 du même mois, et le plus souvent c'est du 7 au 8 qu'elle vient mettre fin à l'espérance du cultivateur.

Les colons se trouvant sans provisions et sans habitations furent forcét de s'éloigner : une partie émigra aux Etats-Unis ; le reste se dispersa dans les lieux de chasse et de pêche, en attendant qu'ils pussent reconstruire leurss maisons et se procurer leur nourriture, par la culture de leurs fermes ; ce qui prit plusieurs années. Personne ne perdit la vie dans cette inondation ; les animaux, en nombre alors, avaient aussi été sauvés. Depuis cette catastrophe, il n'y en a pas eu de pareille. De bonnes récoltes, mêlées de mauvaises ont fait oublier ces malheurs (1).

La chasse de la vache sauvage a été assez constamment abondanté, 7 ou 800 charrettes ont continué à aller se charger de leur viande, coupée par tranches minces, et séchée au feu ou au soleil, ce qu'on appelle dans le pays *de la viande sèche.* Une autre manière de conserver cette viande longtems

---

(1) La plus abondante fut celle de 1841 : elle produisit du bled surtout en grande quantité et de la plus belle qualité. Des lettres de la Rivière Rouge, du 25 août 1843, annoncent que celle de cette année surpassera toutes les précédentes ; les mêmes lettres rapportent que, le 16 juillet, une certaine étendue du pays fut dévastée par la grêle. Les grains en souffrirent pourtant moins qu'on ne l'avait d'abord cru ; mais les vitres ne furent pas épargnées,

est de la piler et de la mêler avec du suif fondu, puis, de la mettre dans des sacs de peaux qui ont été grattés d'un côté et qui ont encore le poil de l'autre: cette préparation s'appelle *Pimetekan*. Cette sorte de provision est très nourrissante, et toujours à la main du voyageur, qui nage dans les canots ou qui rame dans les barges; il s'en nourrit avec goût, ce que ne feraient pas volontiers les habitans des villes. Les missionnaires de la Rivière Rouge én font assez ordinairement leur nourriture journaliere, dans leurs voyages, la préférant à des vivres salés; on s'accoutume à tout. L'évêque de Juliopolis, pendant le long voyage qu'il fit cette été, depuis le 19 juin jusqu'au 29 juillet, qu'il atteignit le Mississipi à la chûte St. Antoine ou rivière St. Pierre, n'a pas fait difficulté de s'en nourrir, lorsqu'il manquait de viande fraîche, quoiqu'il eut abondance de provisions salées, tels que jambons, langues etc. Lorsque ce *Pimetekan* est fait avec de la graisse de moël, comme on l'appelle dans le pays, un palais accoutumé à manger la première préparation, trouve cette dernière délicieuse. Cette graisse de moël se tire des os des animaux, concassés ou pilés et bouillis dans de l'eau; la graisse qui en sort surnage, on l'enlève, on la fait bouillir, pour la faire cuire: en se refroidissant, elle prend la consistance et la couleur du beurre fondu, elle est excellente pour les fritures. Les chasseurs font, à chaque tour de chasse, une assez grande quantité de cette espèce de graisse. Ces tours de chasse ont lieu deux fois par été: du 25 juin au 15 août, et du 20 septembre à la Toussaint, sont les époques ordinaires du départ et du retour. Les charrettes sont, depuis quelques années, traînées par des bœufs, en grande partie; d'autres par des chevaux, les meilleurs coursiers sont réservés pour courir la vache; exercice violent qui les ruinent en peu d'années. La course ne se fait pas par tout le monde; les Métis, accoutumés à cet exercice dès l'enfance, sont ceux qui réussissent le mieux. Un coureur habile, monté sur un coursier bien dressé, tue jusqu'à sept vaches sans s'arrêter; il charge son fusil en allant toujours au galop.

Quoiqu'il parte une grande quantité de personnes, à chaque tour de chasse, il en reste néanmoins un plus grand nombre pour la culture de la terre. Cette terre produit très bien les grains et légumes qui se cultivent en Canada. Depuis que les cultivateurs ont pu se procurer des charrues et des bœufs, ils se sont mis à cultiver des champs plus étendus que dans les commencemens de la colonie. Si le cultivateur était encouragé par la perspective de la vente des produits de ses récoltes, il se ferait une assez grande exportation de grains, au moins relativement à la population du pays. Il en serait de même des animaux domestiques vivans ou en salaisons. On voit que ce pays peut nourrir largement ses habitans. Mais avec le produit des terres et des animaux, il ne leur donnera pas le moyen d'acheter leurs habits, ce qu'il leur a pourtant fallu faire pen-

---

il y en eut 200 de cassées à l'église de St. Boniface, 170 au fort Garry, et aux autres édifices en proportion. C'était une grande perte dans un pays où il n'y a pas toujours des vitres en réserve, dans les magasins; heureusement il s'en trouvait alors, et celles de l'église furent immédiatement remplacées.

Un coup de vent, arrivé le 18 juin, avait renversé plusieurs granges; cassé les vergues de neuf moulins-à-vent, et abattu une partie des clôtures.

dant longtems. Depuis quatre ou cinq ans, les moutons étant devenus assez communs, ceux qui savaient faire des etoffes en ont profité pour habiller leurs familles ; mais il n'y avait que quelques européens qui connûssent cette branche d'industrie. Les Canadiens qui avaient pris des femmes du pays étaient dans l'impossibilité de tirer parti de la laine de leurs moutons ou du lin que leurs terres pouvaient produire. L'évêque de Juliopolis sentait ce besoin, mais il n'avait pas le moyen d'y pourvoir : il fallait faire venir des tisserandes et les payer ; pour cela il fallait des passages et de l'argent, choses qu'il n'avait point. En remontant à la Rivière Rouge, en 1837, avec Sir George Simpson, ce gentilhomme faisait remarquer, un jour, la bonne étoffe dont les Canadiens qui formaient l'équipage du canot, étaient habillés. L'évêque de Juliopolis lui dit : cette industrie manque à la Rivière Rouge, mais il faudrait l'y introduire. Il lui répondit aussitôt ; je ferai monter et payerai deux tisserandes canadiennes pendant trois ans, si vous voulez vous charger de les faire engager, leur fournir un logement et les nourrir pendant le même tems. L'évêque accepta, et en 1838, deux tisserandes montèrent à la Rivière Rouge, et furent occupées à montrer leur métier aux femmes et aux filles qui désirèrent l'apprendre. Ceux qui eurent le bon esprit de profiter de cet avantage, s'habillent maintenant avec de bonnes étoffes, fabriquées dans leurs maisons. Ceux qui n'ont pas su en profiter, regrettent la faute qu'ils ont commise et désireraient la réparer. Ils pourront le faire après l'arrivée des Sœurs-Grises, qui doivent monter le printems prochain. Ces filles courageuses, outre l'éducation qu'elles donneront aux personnes de leur sexe, leur montreront, de plus, la manière de cultiver la laine et le lin, la tenue du ménage, la cuisine et l'économie ; leur arrivée dans le pays produira, il n'en faut pas douter, un bien inestimable, sous le rapport de l'éducation et de l'industrie.

Il y a, à la Rivière Rouge, plusieurs écoles élémentaires, catholiques et protestantes : une surtout tenue par un maître et une maîtresse, venus d'Angleterre, qui donnent principalement aux enfans des menbres de l'hon. compagnie, une éducation analogue à la fortune de leurs pères.

Sur la pointe que forme la Rivière Assineboine, en se jetant dans la Rivière Rouge, est bâti le Fort Garry. Il est entouré de murs, et flanqué de quatre bastions munis de canons ; dans son enceinte, il y a une très belle maison, qui sert de demeure au gouverneur d'Assineboya, qui expédie les affaires du pays, en l'absence du gouverneur général de Rupert's land; aussi plusieurs vastes hangards et magasins, des logemens pour les engagés, une prison, une cour de justice, où sont jugées les causes majeures, quatre fois par année, par un juge *recorder*, nommé depuis quatre ans ; les petites causes sont jugées par les magistrats, qui sont au nombre de huit ou neuf. La réunion de tous les magistrats, ayant à leur tête le gouverneur, jugeait aussi les causes majeures, avant qu'il y eut un juge. Il y a aussi une douane, un impôt de 4 pour cent, sur toutes les importations, excepté les livres, faites par la compagnie ou autres commerçans du pays. Cette levée d'argent sert pour les travaux publics, chemins, ponts, etc.

Dix-huit ou vingt milles plus bas que le Fort Garry, et à douze lieues du Lac Winipick, est le fort de Pierre ou nouveau Fort Garry, plus vaste que le premier, et qui n'est pas encore fini. De petits vaisseaux naviguent entre

ce fort et la Rivière au Brochet, au fond du Lac Winipick, pour le transport des marchandises, qui viennent en barges de la factorerie d'York, ou des différens produits de la Rivière Rouge qui sont acheminés vers la même factorerie ou autres postes du pays.

Dès le commencement de sa colonie, Milord Selkirk avait appointé un gouverneur pour gérer les affaires du pays. Ce mode de gouvernement a subsisté jusqu'en 1825. Pendant ce lapse de tems, il y avait un magasin tenu au nom et par un commis de l'hon. compagnie dans le fort Douglass, qui était le fort de la colonie. Les colons avaient leurs besoins à ce magasin, en présentant leur demande signée par le gouverneur ; les comptes étaient payés par Lord Selkirk, qui était censé s'entendre à être remboursé par les colons en produit du pays, quand il y en aurait ; ce remboursement n'a jamais eu lieu pour le plus grand nombre. Après le départ du dernier gouverneur en 1829, les affaires de la colonie furent gérées par un membre de l'hon. compagnie, qui avait le titre de gouverneur. Son successeur a maintenant le titre de gouverneur d'Assineboya, qui est le nom du territoire de la Rivière Rouge. Ce gentilhomme est chargé de la gestion de toutes les affaires de la colonie et de l'hon. compagnie, en l'absence du gouverneur général de Rupert's land. Le nom de Rupert, que porte le territoire de la Baie d'Hudson, est celui d'un prince bavarois, cousin du roi Charles II, qui lui donna conjointement, avec quelques nobles anglais, la propriété de l'immense étendue de terrain, dont jouit, exclusivement à tout autre commerçant, l'hon. compagnie de la Baie d'Hudson ; cette charte est de 1670.

Il n'y eut ni argent, ni papier monnaie en circulation, depuis la fondation de la colonie jusqu'en 1823. L'hon. compagnie émit alors des billets d'un chelin, de cinq chelins et de vingt ou d'une livre sterling, qui est le cours du pays. Il n'était pas facile de se procurer de cet argent dans les années de disette de tous produits agricoles ; cependant cette même année, le magasin fut transporté dans le fort de la compagnie, qui ne vendit plus qu'argent comptant, comme on a toujours fait depuis cette époque. Quelques années plus tard on introduisit des sous pour la facilité des petits payemens.

Le prix des marchandises, aux magasins, est calculé sur le prix d'achat en Angleterre, à tant pour cent ; de sorte que les prix changent tous les ans. Un tarif est envoyé, tous les ans, de la factorerie d'York, et les commis le suivent strictement.

Le premier moulin-à-vent fut en état de moudre vers la fin de 1825 ; le gouverneur de la colonie, qui l'avait fait construire, l'avait vendu à un particulier, avant son départ, la même année. Il mit dans le contrat l'obligation de moudre pour les habitans et de prendre la mouture du Canada ; un an ou deux plus tard, il eut la permission de prendre le dixième, ce qui est le taux de tous les moulins du pays. Il faut remarquer qu'un moulin n'est guère lucratif dans un pays où le grain ne se vend pas. Il y a maintenant dix-huit moulins-à-vent et un à eau, qui appartiennent tous à des particuliers. Avant l'érection du 1er. moulin, on était réduit à moudre avec des moulins de fer, ce qui donnait un grand travail et d'assez méchante fleur. Mais alors, le bled était en si petite quantité, qu'il n'y avait qu'à l'approche des grandes fêtes qu'on pût se résoudre à en moudre un peu. On voit, par ce récit, que le pain, qui manquait à l'arrivée des missionnaires, a continué de manquer

plus ou moins généralement, pendant une dixaine d'années, les légumes manquaient dans la même proportion. La nourriture de tout le monde était donc, de la viande seule, et sans autre assaisonnement que du sel qui se fait d'une belle qualité, en plusieurs endroits du pays. Ce sel ne conserve pourtant pas la viande aussi bien que celui qui vient d'Europe, dont on se sert pour les salaisons.

Les premières maisons du pays étaient petites, basses, couvertes avec des pièces de bois, qui étaient appuyées sur la sablière et le faîte de l'édifice. Les ouvertures, qui se trouvaient entre ces pièces de bois, étaient bouchées soigneusement avec de la terre mêlée de foin, ce qui donnait une couverture étanche et à travers laquelle le froid ne se faisait pas sentir : on mettait pardessus une couverture d'écorse d'orme. Il n'y avait pas ordinairement de planchers de haut dans ces petites cases ; les fenêtres étaient bouchées avec un morceau de parchemin, fait avec la peau de vaches de prairie grattée avec soin. Quand ce parchemin est bien fait, il donne assez de lumière pour voir et travailler dans la maison, surtout quand le soleil donne dessus ; il n'y avait pas d'autres chassis autrefois pour les maisons et même les églises ; ce ne fut qu'en 1825 que l'évêque de Juliopolis pût se procurer assez de vitres pour en garnir deux chassis de sa chapelle, encore quelques jours plus tard, le 25 août, la grêle vint-elle les casser presque toutes. Les maisons qui se bâtissent à présent sont plus grandes et sont couvertes en planche et en bardeau de chêne ; elles ont des chassis vitrés.

Le clergé catholique perçoit la dîme des grains et patates des cultivateurs catholiques qu'il dessert. Feu lord Selkirk avait obligé ses colons à donner trois jours de corvée au commencement de mai, et trois autres jours à la fin de septembre : le colon était obligé d'aller avec ses *instrumens* aratoires et ses enfans et serviteurs. Ce mode auquel les catholiques, presque tous Canadiens, n'avaient jamais été *accoutumés*, leur déplaisait, et vers 1824, il fut changé, d'un commun accord, entre l'évêque de Juliopolis, le gouverneur de la colonie, M. Robert Parker Pelly, le gouverneur de l'hon. Compagnie M. George Simpson, maintenant sir G. Simpson, et le conseil assemblé pour régler cette affaire : (le conseil est composé du gouverneur, des membres de l'hon. compagnie qui se trouvent présens, des magistrats et de quelques autres personnes instruites du pays ; l'évêque est admis dans ce conseil depuis plusieurs années ;) il en fut inséré un acte dans les régistres du conseil : cette dîme fut portée au même taux que celle du Canada, en y ajoutant les patates.

L'hon. compagnie a donné, pour le support de la mission catholique, 50 livres sterlings, depuis 1825 jusqu'à 1830 ; depuis cette date, elle donne 100 liv. sterlings, tous les ans ; elle y ajoute, depuis la première époque, une allouance de sept pièces, en terme du pays, (une pièce pèse environ cent livres) ; elles contiennent de tout ce qu'il faut dans une maison : thé, sucre, chocolat, café, poivre, vin, etc. La même allouance de 100 liv. sterlings a été accordée à des opérations des missionnaires catholiques et dont ils n'eurent eux-mêmes qu'à se louer. Il est à remarquer de plus que l'hon. compagnie a accordé *gratis*, sur ses canots, tous les passages des missionnaires pour aller et venir, depuis la fondation de la mission jusqu'à maintenant, y compris celui de l'évêque de Juliopolis, qui aura lieu au printems de 1844.

La Rivière Rouge est peu boisée ; il y a du bois seulement sur le bord

des rivières. Le feu qui court ordinairement dans le foin, le printems et l'automne, contribue grandement à le diminuer. On ne peut pourtant pas dire que le bois manque. Beaucoup d'espèces de bois qui se trouvent en Canada ne se trouvent pas là, tel que le pin, l'érable, la plaine, le merisier, le hêtre, la pruche, etc. On y fait du sucre, avec l'eau qui découle d'un arbre qu'on appelle dans le pays *érable giguère*; elle ne ressemble en rien à celle du Canada. Ce sucre, qui ne vaut pas celui de notre érable pour le thé, le remplace très bien partout ailleurs. Le bois le plus commun est le chêne blanc. C'est avec ce bois que toutes les bâtisses du pays sont construites. Il n'y a point de ce qu'on appelle, en Canada, chêne rouge; le bois blanc dont on fait généralement les planchers et les madriers, qui entrent dans la construction des édifices, le tremble dont on tire le même parti, l'orme, le lierre qui est l'arbre le plus gros du pays : c'est ordinairement avec le tronc de cet arbre que l'on fait les plus grands canots; on trouve de l'épinette blanche et rouge à une dixaine de lieues de la Rivière Rouge, en partant de sa rive droite. C'est de cette épinette que l'on tire de grands bois de charpente et beaucoup de madriers et de planches. Tous les arbres fruitiers étrangers paraissent condamnés à ne jamais réussir dans ce pays-là : des érabes et des noyers du Canada, dont on avait semé la graine, ont paru d'abord devoir vivre longtems sur cette terre étrangère pour eux; mais bientôt les gelées tardives du printems les ont tués. Les beaux jours commencent quelquefois avec le mois d'avril, la végétation avance rapidement, mais les fortes gelées qui viennent ensuite, font périr les bourgeons et même les feuilles des arbres qui ne sont pas indigènes, et l'arbre lui-même meurt. Les arbres du pays souffrent eux-mêmes beaucoup de ces gelées tardives; il n'est pas rare de voir les trembles couverts de feuilles, à la fin d'avril une année, et l'année suivante, en avoir à peine autant à la fin de mai. Le printems tardif est ordinairement plus favorable pour tous les grains : en 1841 et 43, on n'a pu semer que vers le six ou huit de mai, et il y eut récolte abondante. On a été longtemps sans voir de bled noir ou coulé; ce désespoir du cultivateur s'est fait sentir quelquefois. On n'a pas encore vu les mouches, qui empêchent souvent les cultivateurs de semer du bled, en plusieurs parties du Canada. La neige disparaît entre le Ier. et le 10 avril, on a vu la glace partir le 6 d'avril et aussi le 8 de mai; le froid monte, presque tous les hivers, jusqu'à 35 degrés de Réaumur. Les chaleurs de l'été sont quelquesfois accablantes, mais de courte durée; assez souvent il y a du bled d'epié à la St. Pierre : on en a coupé une fois le 28 ou 29 juillet, mûr, de belle qualité. Ordinairement la récolte de bled commence vers le 15 août.

L'église de St. Boniface est bâtie vis-à-vis le confluent de la rivière Assiniboine avec la Rivière Rouge. La Rivière Rouge sort du lac Rouge dans les Etats-Unis; elle reçoit dans son cours un grand nombre de rivières qui parcourent les plaines immenses qui la bordent de chaque côté; elle coule du midi au nord et va se jeter dans le lac Winipick, à environ dix-huit lieues plus bas que l'église de St.-Boniface. Cette église est bâtie en pierre, elle a cent pieds sur quarante-quatre en dedans; les murs ont vingt-huit pieds de hauteur; le portail et les clochers ont 75 pieds; elle possède une jolie sonnerie composée de trois petites cloches qui pèsent seize cents et quelques livres; elles ont été fondues à Londres par M. T. Mears, et rendent très-bien les trois notes : *fa, sol, la*; elles ont coûté £101 15. Cet achat est le don de

plusieurs personnes bienveillantes du Canada et amies de l'évêque de Juliopolis. L'église de St. Boniface est, sans contredit, le plus bel édifice du pays elle a été bâtie par les dons du clergé et du peuple canadiens qui répondirent généreusement à une demande faite dans ce but par feu Mgr. Panet, en 1831. L'hon. Compagnie donna deux cents livres sterlings en deux fois, pour aider la construction de cette église ; plusieurs membres de la même compagnie donnèrent aussi, les uns £10, les autres £5 pour la même fin. Cette générosité de leur part ne fut provoquée par aucune demande faite par le clergé catholique ; la Propagation de la Foi de Lyon a pourvu au reste de la dépense.

A cinq lieues de St. Boniface et sur la rivière Assiniboine, est l'église de St. François-Xavier, construite en bois ; elle a 80 sur 34 pieds. Cette place s'appelle vulgairement la Prairie du cheval blanc. Sa population est de 850 ames ; un prêtre réside dans cette petite paroisse. Trois lieues plus haut, sur la même rivière, est une autre chapelle en bois, de 60 pieds sur 28, sous l'invocation de la Conversion de St. Paul. Ce lieu s'appelle la Prairie de Fournier. Autour de cette chapelle, est un village qui renferme une partie des Sauvages convertis à la foi catholique ; les autres s'y rendent de tems en tems pour leurs devoirs religieux et vivent, le reste du tems, dans les lieux de chasse. Un prêtre réside aussi à ce poste.

Outre ces trois résidences, un prêtre fait, depuis 1838, une mission de plusieurs mois au lac Lapluie, sur la rivière et le lac Winipick. On a commencé, l'an passé, à bâtir une chapelle à Wabassimong, sur la rivière Winipick, (cette rivière est la décharge du lac Lapluie et du lac des Bois ; elle tombe dans le lac Winipick). Cette chapelle sera un centre de réunion pour les Sauvages des environs ; ils y recevront l'instruction, à certains tems de l'année. Il y a déjà dans cette mission naissante quelques adultes de baptisés et un plus grand nombre d'enfans.

Un autre prêtre visite, depuis trois ans, les différentes places du lac Manitoba, dans le Nord duquel il a bâti une maison qui sert de logement et de chapelle, sous l'invocation de St. Norbert. Les Sauvages qui demeurent sur les bords du lac ne forment guère que 30 ou 40 familles ; elles sont chrétiennes en grande partie.

Un troisième prêtre a fait, l'année dernière, un voyage de six mois vers la Montagne de Roches ; il a baptisé 365 enfans. Les Métis et les Sauvages de ces parages l'ont reçu avec joie et ont exprimé le désir de le voir revenir au milieu d'eux. L'evêque de Juliopolis, qui cherchait depuis longtems à envoyer des missionnaires dans cette partie éloignée de sa jurisdiction, a pris, au mois de juin dernier, des arrangemens avec le gouverneur de l'hon. Compagnie ; et le même prêtre, qui parle bien la langue des Sauteux et celle des Gris, vers lesquels il est envoyé, est parti le 3 juillet pour aller visiter, pendant l'hiver, les postes de traite de l'hon. Compagnie vers le nord, instruire les serviteurs et les femmes, encore infidèles pour la plupart, et baptiser les enfans. Il doit aussi choisir une place où les Sauvages aimeront à se réunir, afin d'y établir une mission permanente ; il reviendra, l'été prochain, rencontrer l'évêque de Juliopolis à la Rivière Rouge, et repartira avec un autre prêtre et des hommes pour commencer son établissement. Une lettre de ce prêtre courageux, du 17 juillet, annonce que les Sauvages se réjouissaient de son arrivée au milieu d'eux, surtout pour y demeurer. Il y a lieu d'espérer

quelques succès de cette mission, parce qu'elle ira instruire les Sauvages dans leurs terres et loin des habitations, où ils n'ont à recevoir que de mauvais exemples de la part de chrétiens qui ne le sont que de nom.

M. Joseph Norbert Provencher, né à Nicolet le 12 février 1787, un des premiers élèves du Séminaire de Nicolet qu'il vit commencer comme école élémentaire le 12 mars 1801, fut ordonné prêtre le 21 décembre 1811. M. Provencher, qui n'avait pu supporter le séjour du séminaire de Québec à cause de sa faible santé, fut néanmoins nommé vicaire de Québec au sortir de son ordination. L'épuisement dans lequel il tomba, l'été suivant, le força d'abandonner la ville : il alla passer quelques mois à Nicolet, où il reprit un peu de forces. Dans l'automne de 1812, il fut envoyé vicaire à Vaudreuil; au mois d'octobre 1813, il fut nommé vicaire de Deschambault et en même tems curé des Grondines. En partant de Québec pour se rendre à Deschambault, il fit une chute vis-à-vis l'hôpital-général : c'était avant le jour, par des chemins très mauvais; la voiture versa dans un fossé et M. Provencher fut fortement pressé par un pesant compagnon de voyage qui tomba sur lui : il en fut quitte pour passer une huitaine de jours à l'hôpital-général, avant de se rendre à Deschambault. M. Provencher a souvent dit, en badinant, que cette chute avait causé le rétablissement de sa santé, qui devint en peu de tems forte et robuste pour durer jusqu'à cette année 1843, sans aucun mélange de maladies graves. En 1814, il fut nommé curé de la Pointe-Claire et de Ste. Anne du Petit-Rapide, isle de Montréal, et au mois d'octobre 1816; il fut chargé de la cure de Kamouraska, en bas de Québec, qu'il quitta le 16 avril 1818, pour devenir le premier missionnaire de la Rivière Rouge. L'évêque de Québec lui donna d'amples pouvoirs et le nomma son grand-vicaire. M. S. J. N. Dumoulin lui fut donné pour compagnon. Ce monsieur était né le 5 décembre 1793, à Ste. Anne, isle de Montréal ; il était élève du Séminaire de Nicolet, avait été ordonné prêtre le 23 février 1817, et était alors vicaire à Québec. M. Provencher quitta Québec le 25 avril pour se rendre à Montréal, où les préparatifs du voyage furent faits par les agens de Milord Selkirk. Une souscription avait circulé en Canada ; le canot qui portait les missionnaires fut défrayé aux dépens de cette souscription ; Milord Selkirk expédia à ses frais un second canot pour plus grande sûreté. Ils partirent de Montréal le 19 mai, et arrivèrent à la Rivière Rouge le 16 juillet. Les missionnaires signèrent, avant leur départ, un acte par lequel Milord donnait un terrain de 25 acres pour la place de l'église : c'est sur ce terrain qu'est bâtie l'église de St. Boniface ; par un autre acte sa seigneurie donnait un lot de terre de cinq miles de profondeur sur quatre miles de largeur, dont le point de départ était fixé à l'entrée de la Seine dans la rivière Rouge. La Seine est une petite rivière dont l'embouchure est à environ quinze arpens plus bas que l'église de St. Boniface, et qui coule en serpentant au sud-est. Ce terrain pourra peut-être par la suite être de quelque secours pour la mission; jusqu'ici elle n'en a tiré que du bois de chauffage qui serait toujours abondant, si le feu ne le ruinait pas en courant dans le foin, le printems et l'automne. C'est un spectacle qu'il faut avoir vu pour en avoir une juste idée : on voit alors la flamme qui s'élève à perte de vue, faire de la nuit le jour, et rouler comme un torrent, lorsqu'elle est poussée par un fort vent, il n'est pas facile de se mettre à l'abri de sa violence ; si l'on se trouve pri

en pleine prairie. Il arrive de tems en tems des accidens funestes qui blessent ou estropient et même causent la mort de plusieurs personnes. Ceux qui sont sans espoir de se sauver, allument ordinairement du feu dans le foin; le vent poussant ce feu dans la même direction que celui qui vient derrière le malheureux qui a recours à cet expédient, lui livre une place où le feu ne passera plus, mais la chaleur et la cendre le font beaucoup souffrir. Le feu cause souvent d'autres grands dommages en brulant le foin mis en meules par une partie de la population; elle est par-là exposée à voir périr ses animaux pendant l'hiver; les gens n'ont pas toujours le tems de transporter leur foin auprès de leurs habitations, dont il est souvent très éloigné; deplus, dans les années pluvieuses,il est impossible d'aller en toute direction en charrette dans les prairies. On a, depuis quelques années, la précaution d'entourer les meules de foin de quelques raies de charrues afin d'empêcher le feu d'y parvenir. Il y a une amende contre ceux qui allument du feu dans les prairies à une certaine époque du printems et de l'automne; mais il est rare qu'on connaisse l'auteur d'un incendie qui aura quelquefois causé des dommages considérables.

A leur arrivée à la Rivière Rouge, les missionnaires furent logés au fort Douglass qui était le siége du gouvernement d'alors. Ce fort était bâti sur la rive gauche de la rivièreRouge,un peu plus bas que l'entrée de la rivière Assiniboine. La jonction de ces deux rivières a donné son nom à la plage environnante qu'on appelle communément *Lafourche*. Le peu de population qu'il y avait alors dans le pays s'était retirée à la Rivière Pembina, à une vingtaine de lieues plus haut,pour être à la proximité de la vache, qui se tenait à peu de distance de ce poste et d'où le fort Douglass tirait ses provisions.

M. S. J. N. Dumoulin fut envoyé, au mois de Septembre de la même année, à la Rivière Pembina; il y bâtit une maison et une chapelle, instruisit les métis du lieu, en forma une chrétienté édifiante, dont il fut le conseiller, le père et le juge. Ce monsieur s'acquit l'estime et la vénération de tout le monde. Le poste de Pembina, ayant été abandonné en 1823, parce qu'il se trouvait dans le territoire des Etats-Unis, M. Dumoulin quitta, au grand regret de tout le monde, le pays au mois d'août de la même année, pour revenir en Canada; il avait acquis quelque connaissance de la langue sauteuse.

M. Thomas Ferruce Destroismaisons, élève du séminaire de Québec, né le 12 janvier 1796, à St. Pierre de la Rivière du Sud, ordonné prêtre le 17 octobre 1819, fut envoyé à la Rivière Rouge en 1820, pour remplacer M. Provencher qui avait ordre de descendre pour rendre compte de sa mission, à l'évêque de Québec,qui arrivait de Rome. M.Destroismaison était alors vicaire à St. Hyacinthe. M. Jh. Sauvez, ecclésiastique, élève de Nicolet, né le 8 décembre 1794,à Vaudreuil, fut son compagnon de voyage; il devait remplacer M. William Edge, autre ecclésiastique, monté à la Rivière Rouge en 1818; celui-ci était né à Montréal le 1er.décembre 1792 et avait étudié au collége de la même ville; il devait descendre avec M. Provencher. Ces deux jeunes messieurs n'ont point persévéré dans l'état ecclésiastique. M.Destroismaisons parvint à acquérir quelques connaissances de la langue sauteuse sans être capable d'instruire en cette langue; il se fit aimer par l'aménité

de son caractère. Ce fut lui qui commença à desservir la Prairie du cheva blanc. Il revint en Canada en 1827.

M. Destroismaisons étant arrivé à la Rivière Rouge un dimanche le 7 août 1820, avec M. Sauvez, M. Provencher partit le jeudi suivant avec M. Edge et n'arriva que dans le mois d'octobre. Il n'était bruit alors que de bulles, de nouveaux évêchés, et de ceux qu'on supposait être appelés à les remplir: ce qui ne se disait pas ouvertement. Ces arrangemens qui venaient des sources de l'autorité ecclésiastique, revêtus de l'approbation de l'autorité civile, ne plaisaient pas à tout le clergé du pays, ce qui le mit dans un état de malaise qui dura longtems. Mais Dieu qui se joue des jugemens des pauvres mortels,a fait voir qu'il était l'auteur de ce qu'avaient fait ceux qu'il a établis pour gouverner son église : ces jours mauvais ont passé, les plaies profondes se sont cicatrisées et la ville et le diocèse de Montréal jouissent maintenant des avantages que ce nouvel ordre de choses a amenés.

M. Provencher avait été préconisé à Rome le 1er. février 1820, avec Mgr. J. J. Lartigue, 1er. évêque Montréal. Il était véritablement venu des bulles pour le premier. L'évêque de Québec les lui présenta à son arrivée; M. Provencher les lui remit sans les lire ; il fut nommé curé d'Yamachiche. Ce fut là, comme il l'a raconté à quelques amis intimes, que, livré à lui-même, surchargé d'ouvrage, il méditait pendant la nuit, qui était son seul tems libre, les motifs qu'il pouvait avoir de refuser ou d'accepter l'épiscopat. Il ne faut pas creuser bien avant dans son propre cœur pour trouver des raisons de refuser ces hautes dignités de l'Eglise, quand on ne les recherche pas ; mais, d'un autre côté, il fallait aussi examiner les raisons qu'il y avait d'accepter une dignité qui devait être accompagnée de tant de privations en tout genre. Le danger de faire manquer une mesure qui avait coûté bien des troubles à l'évêque de Québec,les misères que M.Provencher venait d'endurer à la RivièreRouge,se présentant souvent au milieu de ses méditations, lui faisaient craindre qu'elles n'eûssent plus de part que tout autre motif à sa détermination,il se disait à lui-même:Serviteur lâche et paresseux,tu veux refuser cette dignité de l'Eglise de Jésus-Christ,parcequ'elle est pénible; tu l'accepterais peut-être avec joie si elle était plus brillante ; du moins il ne viendra dans la tête de personne de te trouver ambitieux, en acceptant une place qui te relègue, pour ta vie, au bout du monde ! Quoiqu'il en soit, ce ne fut que dans l'année suivante qu'il accepta ses bulles par la persuasion des évêques de Telmesse et de Saldes. Le premier plan était qu'il retournât à la Rivière Rougè, au printems de 1821. Mais les deux compagnies rivales de la Baie d'Hudson et du Nord Ouest s'étant réunies cette année là; il craignît qu'il n'y eût quelques changemens notables dans la colonie de la Rivière Rouge et demanda à retarder sa consécration jusqu'au printems 1822, ce qui fut accepté. Cette consécration devait se faire à Nicolet, mais l'église, à laquelle on avait ajouté des tours, menaçant ruine au printems 1822, la cérémonie fut faite dans l'église paroissiale des Trois Rivières par feu Mgr. J. O. Plessis, évêque de Québec, le 12 mai 1822. Par cette date, l'évêque de Juliopolis est maintenant le plus ancien évêque consacré de l'Amérique du Nord,à l'exception du vénérable évêque de Louisville, Mgr. B. J. Flaget, qui a dû avoir 80 ans le 8 novembre der-

nier. Ses bulles lui donnèrent le titre de Juliopolis en Galatie. L'évêque consécrateur fut assisté des évêques de Saldes, coadjuteur de Québec, et de Telmesse suffragant de l'évêque de Québec pour le district de Montréal : ce fut la première consécration faite par trois évêques en Canada. Le retour de l'évêque de Juliopolis à la Rivière Rouge devait avoir lieu sur les canots expédiés par les agens de Lord Selkirk. Au moment du départ ce passage lui fut refusé sous prétexte qu'il serait plus à l'aise dans un canot à lui seul ; cela ne faisait pas l'affaire de sa bourse, mais il fallut bien en passer par là.

M. Jean Harper, né à Québec le 6 septembre 1801, et élève du séminaire de cette ville, fut le compagnon de voyage de l'évêque de Juliopolis après sa consécration en 1822. Ce M. fut pris dans la classe de philosophie à Québec;il reçut la tonsure et tous les ordres à la Rivière Rouge.Ordonné prêtre le 1er novembre 1824, il demeura dans le pays jusqu'au mois d'août 1831. Outre les services qu'il rendit par l'exercice du ministère après sa prêtrise, il tint pendant plusieurs années une excellente école où un bon nombre d'enfans apprirent à lire, à écrire, et l'arithmétique dans laquelle plusieurs étaient très avancés. (1)

M. François Boucher, né le 12 mars 1804, à St. François de la Beauce, élève de Nicolet, monta en 1827 ; il n'était que tonsuré, il reçut tous les ordres dans le pays,où il fut ordonné prêtre le 16 août 1829. Il y exerça son zèle jusqu'en 1833 ; il rendit de bons services,surtout en faisant le catéchisme qu'il aimait à faire et auquel on aimait à assister ; il tint aussi une école dans les premières années de son séjour dans le pays.

L'évêque de Juliopolis, chagrin de ne pouvoir faire travailler à la conversion des Sauvages faute de prêtres qui parlassent leur langue,résolut de faire le voyage du Canada en 1830.Le premier but de ce voyage était de trouver un prêtre qui voulût se consacrer à l'étude de la langue sauvage et s'appliquer ensuite à leur conversion, le second était de collecter quelques secours pour la construction de son église. M. G. A. Belcourt fut le prêtre zélé qui se dévoua à ce pénible ministère. Ce M. élève de Nicolet, était né à la Baie du Febvre le 23 avril 1803. Il avait été ordonné prêtre le 10 mars 1827, il était alors curé de Ste. Martine,dans le diocèse de Montréal.Il monta avec l'évêque de Juliopolis en 1831. (2) Avant son départ, il avait passé quelques mois au lac des Deux Montagnes pour s'initier dans la

---

(1) En 1829, l'évêque de Juliopolis bâtit une maison, en pierre, de 45 pieds sur 36 ; c'était le premier édifice de ce genre érigé dans le pays ; elle ne fut pas solidement construite, de sorte que menaçant ruine il a été forcé d'en bâtir une autre au pignon de l'église neuve ; elle a 70 pieds sur 46 à deux étages,dont le 1er est en pierre et le 2nd en bois: elle renferme le logement de l'évêque,des salles d'écoles et une belle sacristie. L'évêque a commencé à l'habiter le 1er décembre 1842.

(2) L'évêque de Juliopolis avait écrit,en 1829,à M. T., à Paris, pour s'informer s'il trouverait moyen de collecter quelque argent pour la construction de son église, et à son arrivée à Québec,en 1830, il reçut pour réponse que, sa lettre ayant été présentée au cardinal de Croï,alors à la tête de la propagation de la foi, Son Eminence lui avait fait accorder une petite allouance

langue Algonquine qui est la même,a peu de chose près, que celle des Sauteux de la Riviere Rouge, il continua à étudier cette langue après son arrivée à la Rivière Rouge et il parvint à s'y rendre assez habile pour composer une grammaire qu'il fit imprimer en 1839,ainsi que le catéchisme du diocèse qu'il avait traduit et des cantiques qu'il avait composés en cette langue. Il travaille depuis plusieurs années à confectionner un dictionnaire qui sera français et sauvage; il le finira probablement cet hiver.En qualité de missionnaire,M.Belcourt a rendu de grands services à la religion;c'est lui qui le premier s'est appliqué à instruire les sauvages, en commençant par ceux qui demeuraient dans la colonie ou aux environs.Ces Sauvages, accoutumés à voir des chrétiens peu fervens et souvent scandaleux, voyant de leurs yeux l'exercice de différens cultes religieux auxquels ils étaient sollicités de se joindre,ont fini par rester ce qu'ils étaient pour la plupart.M.Belcourt en a pourtant converti un bon nombre qu'il a réunis en village à St. Paul, ceux qui ont embrassé la foi y ont persévéré. Ce fut M. Belcourt qui ouvrit, en 1840,la mission du lac Manitoba ou de la Baie des Canards. Il y baptisa les enfans et disposa les parens à écouter la parole de Dieu une autre fois ; ce qui leur a été offert tous les ans, depuis cette époque.

En 1838,il fit sa première visite au lac Lapluie et à la Rivière Winipick ;il est parvenu, en surmontant beaucoup de difficultés, à gagner la confiance de ces Sauvages qui paraissent disposés à se laisser instruire. Il les a visités tous les ans depuis 1838. Une autre qualité,qui a ses utilités dans un pays où tout manque, c'est qu'il est très habile dans la mécanique et surtout excellent tourneur. Sa résidence ordinaire est à la mission de St. Paul. M. Belcourt remplissait le 1er but du voyage de l'évêque de Juliopolis qui était d'avoir un prêtre pour instruire les Sauvages ; le 2nd qui était de collecter de l'argent pour la construction de son église, fut rempli par une circulaire de feu Mgr. Panet au clergé et aux fidèles de son diocèse.

M. Ch.Ed.Poiré,né à la Pointe Lévi,le 4 août 1810,élève du séminaire de Québec, arriva à la Rivière Rouge en 1832, et y fut ordonné prêtre le 17 février 1833. En continuant ses études théologiques, il tint une école sur un bon pied. Il s'appliqua aussi à l'étude des langues Sauteuse et Crise qu'il parvint à parler assez bien. Il desservit avec zèle la Prairie du Cheval Blanc pendant plusieurs années. Les langues Sauvages qu'il entendait et parlait le mettaient en état de rendre plus de services à cette population, où il y avait bien des personnes qui ne parlaient pas français,il suivait ordinairement la caravane des chasseurs où sa présence faisait du bien et arrêtait beaucoup de mal. Il quitta la Rivière-Rouge en 1838. M. Belcourt descendit en même tems, fut placé curé de la Pointe Lévi et remonta au printems de 1839.

M. J. Bte. Thibault, né à la Pointe Lévi le 14 décembre 1810, élève du Séminaire de Québec, monta en 1833, fut ordonné prêtre le 8 septembre de la même année, et fut employé à instruire six jeunes gens qui étudiaient le

---

de 3,800 fr. Ce fut la première nouvelle qu'il eut de l'existence de la Propagation de la Foi de Lyon. Elle a continué depuis à lui faire une allocation tous les ans, excepté en 1835.

latin. Quoique ceux-ci n'aient point persévéré longtems dans cette étude, ils sont néanmoins suffisamment instruits pour leur utilité, l'un deux fait maintenant l'école; tous ayant appris le plain chant rendent service comme chantres. M. Thibault fut chargé de desservir le poste de St. Boniface pendant l'absence de l'évêque de Juliopolis, depuis le 17 août 1835 jusqu'au 14 juin 1837; l'église était alors en construction, il fit finir les murs, lever le comble et couvrir en planches et en bardeaux; ce fut pendant le même lapse de tems que fut bâtie la chapelle de St. Paul dont les travaux furent dérigés par M. Belcourt. M. Thibault demeura plusieurs années avec l'évêque de Juliopolis, et desservit la Prairie du Cheval Blanc de 1838 à 39. Il fit la mission de la Baie des Canards dans le Manitoba, en 1841. Il fit alors bâtir la maison qui sert de chapelle à ce poste. C'est lui qui a fait l'année derrière 1842, un voyage de six mois pendant lequel il alla jusqu'au pied de la fameuse Montagne de Roche, c'est lui qui est parti le 3 juillet de cette année 1843 pour pousser ses courses vers le Nord, afin de rendre service aux catholiques nombreux et abondonnés de ces parages, c'est lui aussi, qui, à son retour en 1844, doit être chargé d'aller, avec un autre prêtre, établir une mission permanente dans une place qu'il doit désigner aux Sauvages comme un lieu de rassemblement pour leur apprendre à connaître et à servir Dieu (le Grand Esprit;) il parle bien les deux langues Sauteuse et Crise, ce qui l'attache au pays probablement pour longtems.

M. Joseph Arsène Mayrand, né à Deschambault le 3 mai 1811, élève de Nicolet, ordonné prêtre le 6 avril 1838, monta la même année à la Rivière Rouge. Il sejournaa, tantôt à St. Boniface, tantôt à St. Paul pour étudier le sauvage; il fut en 1839 chargé de la direction de la Prairie du Cheval Blanc, ce qu'il a continué de faire jusqu'au départ de l'évêque de Juliopolis, le 19 juin 1843; il quitta alors son poste pour se charger de celui de St. Boniface. Il a appris passablement le Cris qu'il entend suffisamment pour le service de la mission.

M. Jean Edouard Darveau, né à Québec le 17 mars 1816, et élève du séminaire de la même ville, fut ordonné prêtre le 21 février 1841 et monta la même année. Il passa l'hiver avec M. Belcourt pour étudier la langue Sauteuse dont il apprit beaucoup de mots pendant six mois qu'il demeura à St. Paul. Au printems 1842, il fut chargé de la mission de la Baie des Canards dans le Lac Manitoba, ce qui le mit dans la nécessité de parler sauvage. Il est maintenant chargé de desservir la Prairie du Cheval Blanc, quand sa présence n'est pas nécessaire dans sa mission; en son absence, M. Belcourt doit le remplacer.

Enfin les deux prêtres que l'évêque de Juliopolis s'attend à emmener avec lui au printems (1844) sont M. Charles Olivier Caron, élève de Nicolet, né à la Rivière du Loup, district des Trois-Rivières, le 24 octobre 1816, ordonné prêtre le 27 août 1842, et en ce moment vicaire aux Trois-Rivières. L'autre est M. Louis Richer Laflèche, né à Ste. Anne de la Pérade, le 4 septembre 1818. Il n'ést encore que diacre et professe la rhétorique et le grec au séminaire de Nicolet où il a fait son cours d'études.

Voyage de l'Evêque de Juliopolis de la Rivière Rouge en Canada, et de là à Rome, de 1835 *à* 37.

En 1835, l'évêque de Juliopolis descendit en Canada, avec l'intention de passer en Europe, et d'aller jusqu'à Rome. Ce voyage ne fut pas entrepris pour voir du pays, mais uniquement afin de pourvoir plus amplement aux besoins des missions du Canada. Il avait reçu les années précédentes plusieurs requêtes, de vingt ou trente familles Canadiennes, établies sur la Rivière Wallamette, affluent de la Colombie dans l'Orégon. Ces bonnes gens, en décrivant la beauté de leur pays, la fertilité de leurs terres, se plaignaient de manquer de prêtres, pour leur rappeller leurs devoirs de religion,pour instruire et baptiser leurs femmes et leurs enfans.Il montra cette requête au gouverneur de l'hon. compagnie qui hivernait à la Rivière Rouge. Ce M. lui promit sur le champ de lui donner toutes les facilités en son pouvoir, et lui assura des passages par l'intérieur ou par mer. L'évêque voyant que cette affaire prenait une si bonne tournure, résolut de s'en occuper activement. Il lui fallait d'abord,la jurisdiction, car ses bulles bornaient la sienne à la Montagne de Roche. Il lui fallait de plus des prêtres et de l'argent. Il décida son voyage pendant l'hiver de 1834 à 35, et en écrivit même à Québec, afin de préparer les voies à ce voyage, auquel on ne crut guère alors. Il quitta la Rivière Rouge le 17 août; arrivé à Montréal en octobre, il commença à s'occuper de sa mission. Il fit connaître à l'évêque de Montréal, le besoin qu'il y avait de la visite d'un prêtre dans la Rivière des Ottawas, où il y avait déjà beaucoup de familles sans aucun secours de la religion. Les catholiques des environs du Fort Coulonge, ayant appris que l'évêque de Juliopolis devait descendre cette année là, guétaient son arrivée, afin de faire baptiser leurs enfans; n'ayant pu se rendre au Fort pendant le peu de tems que l'évêque y séjourna, ils allaient à sa rencontre sur l'eau,où lui demandaient du rivage,s'il coucherait au portage du Grand Calumet,et s'il voudrait baptiser leurs enfans,le soir.La réponse ayant été affirmative,ces braves gens amenèrent leurs enfans de tous côtés, et l'évêque en baptisa une quinzaine, pendant la nuit. Ils le prièrent aussi de s'intéresser pour eux, auprès de l'évêque de Montréal, afin de leur procurer la visite d'un prêtre, ce qu'il leur promit de bon cœur. L'évêque de Juliopolis, s'étant acquitté de la commission dont il s'était chargé auprès de l'évêque de Montréal, celui-ci donna aussitôt, au prêtre le plus proche, l'ordre de pousser ses courses jusqu'au delà du Fort Coulonge. Il l'informa de plus, de la possibilité d'envoyer des prêtres à Témiskaming, où les Sauvages paraissaient disposés à écouter la parole de Dieu. Il suffisait d'indiquer à l'évêque de Montréal, le moyen de faire connaître Dieu, à des nations qui n'en avaient jamais entendu parler; quoique situées à une assez petite distance) pour que ce zêlé pasteur s'occupât aussitôt d'exécuter le projet suggéré,et dès l'année suivante 1836,deux prêtres furent envoyés jusqu'à Témiskaming,en évangélisant le long de leur route les catholiques qu'ils purent découvrir. Depuis 1836, le poste de Témiskaming et même celui d'Abbitibi, un peu plus tard, ont été visités par des missionnaires. De Montréal l'évêque de Juliopolis se rendit à Québec, d'où devait être le point de départ

pour l'Europe. Avant de quitter Montréal, il avait signé, conjointement avec le clergé du district, une requête au Pape, demandant l'érection de Montréal en évêché. Rendu à Québec, il exposa l'état des missions de la Rivière Rouge, la nécessité de procurer les secours de la religion, aux habitans de la Colombie, qui tendaient les bras au Canada. Il exposa aussi, qu'il serait grandement tems de travailler à la conversion des Sauvages duSt.Maurice. Pour subvenir aux besoins de ces missions en contemplation, il fallait de l'argent. Alors,il pressa l'évêque de Québec,de demander àRome l'établissement de l'association de la Propagation de la Foi, pour son diocèse. L'évêque de Québec, auquel il suffisait de montrer du bien à faire, acquiesça à toutes les suggestions de l'évêque de Juliopolis. La jurisdiction sur la Colombie fut demandée au Pape et obtenue, ainsi que l'établissement de la Propagation de la Foi. Elle fut établie en 1836, et donna des secours, pour commencer et continuer les diverses missions, qui se sont faites depuis, dans les différentes parties du diocèse de Québec. Il fallait enfin décider le départ, qui souffrait quelques objections. M. Jacques Lebourdais, curé de la Rivière du Loup, leva les difficultés pécuniaires, en offrant de payer les frais du voyage de l'évêque de Juliopolis, pouvu qu'il fût son compagnon et eût, par là la satisfaction de faire le voyage d'Europe. Son offre fut acceptée ; les autres difficultés s'applanirent, et le départ pour l'Europe eut lieu, de Montreal, le 25 novembre 1835. Les deux voyageurs s'embarquèrent à New York le 1er décembre, et après une heureuse traversée, ils débarquèrent à Liverpool le 26, et arrivèrent à Londres le 30 décembre. Ayant expédié ses affaires, l'évêque de Juliopolis quitta Londres le 20 janvier, et arriva à Paris le 25. Logé aux missions étrangères, il fit aussitôt connaissance avec les membres du Conseil de la Propagation, qui ne lui avaient rien alloué cette année là, parcequ'il n'avait point reçu d'informations de sa part. Il assista à une assemblée du conseil, fit connaître l'état de ses missions et le besoin qu'elles avaient d'être assistées. Il fit, à Paris, plusieurs autres connaissances, qui lui ont bien servi par la suite. De Paris, il se dirigea sur Lyon, où il assista aussi à une assemblée du Conseil, et fit connaître sa position critique. Depuis cette époque, il a toujours reçu une allocation tous les ans.

De Lyon, les voyageurs se rendirent, par un bâteau à vapeur, à Avignon et délà, par terre, à Marseille, où ils passèrent le dimanche de la Quinquagésime le 14 février, le lendemain ils quittèrent Marseille, sur le bâteau *Marie Christine*, qui les déposa à Gênes, le mardi-gras ; partis de Gênes, le mercredi des cendres, ils étaient le lendemain matin à Livourne, après avoir essuyé une furieuse tempête, pendant la nuit. Enfin, le 1er dimanche du carême, ils débarquèrent à Civita Vecchia, et le lendemain, le 22 février, ils se rendirent, par terre, à Rome. L'évêque de Juliopolis fit immédiatement connaissance avec le secrétaire de la Propagande, Mgr. Antoine Maius, maintenant cardinal, et eut plusieurs entretiens avec Son Eminence, le cardinal Fransoni, qui en était préfet ; il sollicita l'expédition des affaires du Canada, pendantes en cour de Rome, et suivit surtout de près, l'importante affaire de l'érection de l'évêché de Montréal. Il donna,

à la demande de la Propagande, des notes sur la ville et le district de Mon-réal ; elles tendaient à faire connaître que le futur évêché se trouvera pourvu d'une cathédrale, d'un palais épiscopal, de séminaires et colléges pour préparer les élèves du sanctuaire, de maisons d'éducation pour les personnes du sexe, et d'hôpitaux pour soulager l'humanité souffrante. Ces notes furent imprimées et envoyées aux Cardinaux, avant la congrégation, qui devait avoir lieu le 21 mars. Ce fut dans cette congrégation que l'érection fut décidée ; le Pape l'approuva le dimanche suivant, et les Brefs en furent expédiés plus tard. Mgr. Provencher se trouva à Rome, pour la semaine sainte, et eût la facilité d'en suivre les imposantes cérémonies. Il assista, le jour de Pâques, à la messe célébrée par le Pape à St. Pierre. L'évêque de Juliopoils, saisi d'un religieux respect que n'inspirait pourtant pas la foule des spectateurs, composée d'étrangers au pays et au culte, pour la plupart, se disait à lui-même, qu'il fallait aller au ciel, pour voir quelque chose qui élèvât plus l'âme; mais en même tems, il disait à *Dieu*: "Dans ce temple, qui est la merveille du monde, on vous adore avec moins de respect apparent, qu'à l'autre bout de la terre, sous des toits de chaume". Accueilli du Pape, avec une tendresse toute paternelle il reçut, de sa main, un superbe calice en vermeil ; consacré par lui-même, et donné comme un souvenir, ce sont ses paroles. A la dernière visite qu'il eut l'honneur de lui faire, il lui demanda sa bénédiction au nom des évêques, du clergé, du peuple, et des Sauvages du Canada, il la reçut à genoux, et ensuite le Pape l'embrassa avec la tendresse d'un père pour un enfant. Il reçut mille piastres de la Propagande, et autant de livres qu'il en voulut prendre. Ayant visité les principaux monumens de Rome, il quitta la ville éternelle le 9 avril ; il gagna la Lombardie ; il admira la belle église de St. Charles, à Milan, où il se trouva le dimanche 17; de là il se rendit au Simplon, à Genève, et arriva à Lyon, le dimanche matin 24 ; et à Paris dans le cours de la semaine suivante. Le 13 mai, il quitta Paris, pour se rendre au Hâvre le lendemain samedi ; le lundi 16, il s'embarqua sur le paquebot *Lefrançois 1er*, arriva à New York vers le 10, et à Montréal le 16 juin ; son voyage ayant duré moins de six mois ; ce qui avait suffi pour expédier les affaires qu'il avait en vue, et rendre un important service à ses missions, en faisant connaître leur état actuel, l'espérance qu'elles donnaient et le besoin qu'elles avaient d'être secourues au spirituel et au temporel; ainsi l'évêque de Juliopolis avait pleinement atteint son but. Comme nous l'avons dit plus haut, le passage gratis de deux prêtres, sur les canots de la l'hon. compagnie, avait été donné pour 1836. Malheureusement, l'évêque de Québec ne se trouva pas en mesure d'en profiter, ce qui retarda de deux ans, la mission de la Colombie. L'Ottawa et Témiskaming recevaient, cette année là même 1836, la visite de deux missionnaires. Abbitibi, qui fait partie de la jurisdiction de l'évêque de Juliopolis, devait bientôt avoir part au même bienfait. On prenait, à Québec, des mesures pour faire évangéliser les Sauvages du St. Maurice. La propagation de Lyon subvenait aux besoins de la Rivière Rouge, et était disposée à en faire autant pour la Colombie ; aussitôt qu'elle serait informée que des missionnaires y

seraient parvenus. Les missions intérieures allaient être secourues par la propagation, établie dans le diocèse de Québec, en 1836, et dans celni de Montréal, en 1838. Quoique l'évêque de Juliopolis ne fût pas l'auteur de tous ces arrangemens, il avait, néanmoins, contribué à tous, plus ou moins; il ne lui manquait plus que deux prêtres, pour la Colombie. Il passa le reste de l'année en Canada, et s'occupa de cette importante affaire. Il trouva d'abord M. Modeste Demers, né le 11 octobre 1809, à St. Nicolas, élève du séminaire de Québec, ordonné prêtre le 7 février 1836, et alors vicaire aux Trois Pistoles. Plus tard, il se procura M. F. N. Blanchet, né à St. Pierre, rivière du Sud, le 3 septembre, ordonné prêtre le 18 juillet 1819, et alors curé des Cèdres. Il se trouvait avec deux prêtres zélés, prêts à partir au printems 1837. Malheureusement le passage fut refusé pour la Colombie. M. Demers monta, avec l'évêque de Juliopolis, pour la mission de la Rivière Rouge, et M. Blanchet resta aux Cèdres. Le printems suivant 1838, le passage qui avait été refusé, l'année précédente fut accordé; et M. Blanchet se mit en route pour la Colombie. Il partit de Montréal le 3 mai 1838, et arriva à la Rivière Rouge le 5 juin, estimant à 700 lieues la route qu'il venait de parcourir. Il quitta la Rivière Rouge le 10 juillet, se rendit à la Rivière au Brochet d'où il partit le 26, il remonta la Rivière Saskatchawan jusqu'à Edmonton où il arriva le 6 septembre, delà il alla acheval au Fort Assiniboine sur la Rivière Athabaska. Il laissa ce poste le 16 en barge, le 28 il découvrit la fameuse montagne de roche, sur la cîme de laquelle il était le 10 octobre, se croyant alors à 1400 lieues de Montréal. De là, parcourant encore environ 400 lieues de route sur la dangereuse Colombie il arriva à Vancouver le 24 Nov. estimant toute sa route à 1856 lieues. M. Mayrand qui l'avait accompagné, resta à la Rivière Rouge, et M. Demers reprit sa premiere destination qui était la Colombie. Depuis l'établissement de la mission de la Colombie, objet de ses plus chers désirs, l'évêque de Juliopolis resta à la Rivière Rouge, où il était arrivé le 14 juin 1837, au retour de son voyage d'Europe. Il s'occupa du soin d'étendre les excursions des missionnaires, comme on l'a vu plus haut. M. Blanchet demandait des prêtres depuis son arrivée à la Colombie. N'ayant pu leur obtenir des passages, par l'intérieur, Mgr. de Québec se détermina à les envoyer par la voie de Boston. Ces deux prêtres furent M. J. Bte. Zacharie Bolduc, né le 30 novembre 1818, à St. Joachim, ordonné prêtre le 22 août 1841, et M. Antoine Langlois, né à St. François, rivière du Sud, le 10 novembre 1812, et ordonné prêtre le 1er. mai 1838. Ils s'embarquèrent à Boston le 12 septembre 1841, et le 29 décembre ils débarquèreut à Valparaiso dans le Chili; ils en partirent le 5 mars et débarquèrent le 7 avril aux îles Gambier; ils les quittèrent le 12 et arrivèrent le 4 mai, jour de l'Ascension, à Tahiti, Isles Marquises; ils en partirent le 20 mai pour les Isles Sandwich, où ils abordèrent le 20 juin, à l'isle Oahu (hoaou); le 18 août, ils s'embarquèrent sur la barge *Cawlitz*, appartenant à l'hon. Compagnie; le 12 septembre, ils mirent pied à terre à l'entrée de la Colombie, dans le lieu où était autrefois le fort George ou Astona. Delà à Vancouver il y a environ 30 lieues, distance qu'ils parcoururent en canot; ils arrivèrent le 15 septembre à Van-

couver, et le 17 à Wallamette. Ces deux intrépides voyageurs joignirent alors, comme missionnaires, leurs travaux à ceux de M. F. N. Blanchet et M. Modeste Demers, qui travaillait depuis le 24 novembre 1838 à rappeler aux catholiques, presque tous Canadiens, les principes de leur religion, à les apprendre à leurs femmes et à leurs enfans, et enfin à faire connaître Dieu aux Sauvages infidèles du pays. Il leur fallut, pour ainsi dire, se multiplier afin de se transporter en plusieurs places et empêcher par-là les différentes tribus sauvages de se laisser entraîner aux prédications des ministres venus d'Amérique. MM. Langlois et Bolduc fournirent le moyen de faire plus aisément face à l'ennemi.

N'ayant pas le tems de suivre les missionnaires de l'Orégon dans leurs courses évangéliques, nous donnons par année la liste des baptêmes qu'ils ont administrés depuis leur arrivée, en 1839———309.

1840———104.
1841———510.
1842———965.
1843———653.

Total, 2541.

Au mois d'août, arrivèrent les bulles qui érigeaient Montréal en évêché et transféraient à ce nouveau siége Mgr. J. J. Lartigue, évêque de Telmesse. La cérémonie imposante de la prise de possession de sa cathédrale eut lieu le 8 septembre de cette même année 1836 ; l'évêque de Juliopolis eut la satisfaction de l'introniser au milieu d'un clergé, composé d'une centaine de prêtres et d'une foule immense, accourue pour être témoin d'une cérémonie qu'on n'avait pas encore vue, à Montréal. L'évêque de Juliopolis fit, à cette occasion, un petit discours, qui fut imprimé dans la *Minerve* du 12 septembre 1836. Il félicita le nouvel évêque de Montréal, de devenir évêque de Ville-Marie, le jour de la naissance de Marie, de ce qu'il devenait le premier évêque de Montréal, à la demande de son clergé, ce qui lui donnait une assurance de son respect et de sa soumission. Adressant la parole au clergé, il lui rappela sa demande au Pape, de l'automne précédent et, que pour être conséquent dans sa démarche, il devait rendre le fardeau de l'épiscopat agréable et léger, à son nouvel évêque, par sa soumission et sa conduite régulière. Puis enfin, s'adressant aux citoyens de Montréal, il les congratula de l'honneur qu'ils avaient de voir leur ville devenir évêché, et d'avoir pour leur évêque un de leurs concitoyens, dont le mérite et les vertus leur étaient bien connus.

En 1839, le 26 mars, la maison qu'il avait donnée, pour logement aux tisserandes, brûla par accident ou plutôt par imprudence. On avait mis sécher du lin sur un poêle, ce lin prit feu, et dans la première frayeur, on le jeta sur d'autre lin qui était près du poêle ; le feu se communiqua avec la rapidité de l'éclair. A peine les apprenties purent-elles se sauver, avec ce qu'elles avaient sur le corps ; leurs hardes et les fournitures de la boutique; tout, fut brûlé. C'était déjà une perte irréparable pour plusieurs articles, dans un pays comme la Rivière Rouge. On avait apporté du Canada plu-

sieurs ustensils, qui furent détruits, et qu'on ne pouvait se procurer qu'au mois d'octobre suivant. L'évêque de Juliopolis s'occupa à remonter cette boutique des principaux outils en les empruntant, et donna pour logement une partie de sa maison. La perte la plus considérable, fut celle des portes et chassis de l'église, qui avaient été déposés dans un bout de cette maison, qui servait de boutique de menuisier. Cette maison de 50 pieds sur 28, était la première qu'il avait bâtie à son arrivée, en 1818 ; elle avait été son logement depuis cette époque jusqu'à Noël 1829. Alors, il commença à habiter la maison de pierre, bâtie peu solidement, dont il a été question plus haut, et qui fut sa demeure jusqu'au 1er. décembre 1849, qu'il commença à habiter celle qu'il a bâtie au pignon de l'église, dans laquelle il a son logement, celui des écoles et une sacristie. Peu s'en fallut que la chapelle en bois, sur laquelle le vent poussait la flamme, ne brûlât aussi ; le feu y prit à plusieurs fois et on transporta ailleurs tout ce qu'elle contenait. On peut dire qu'elle fut sauvée avec des pelottes de neige, que la foule accourue de toute part, jeta avec abondance sur la couverture. Si cette chapelle eut brûlée, il aurait probablement été impossible d'empêcher l'incendie de l'église de pierre, qui n'était éloignée que de quelques pieds de la vieille sacristie. Dieu ne voulut pas détruire, en un instant, l'ouvrage de bien des années, et qui en aurait demandé plusieurs pour le réparer.

Pendant les années qui s'écoulèrent depuis son arrivée à la Rivière Rouge, l'évêque de Juliopolis s'occupa des moyens de procurer au pays de bonnes institutrices tirées de quelque ordre religieux : il avait écrit à ce sujet à Mgr. l'évêque d'Amiens, qu'il avait connu à Lyon ; en réponse, Sa Grandeur lui indiqua des maisons-mères à Paris et à Lyon. Il n'était guère plus avancé puisqu'il n'avait personne pour traiter cette affaire en Europe. Une autre fois il avait écrit au vénérable évêque de Louisville, Mgr. B. J. Flaget pour lui demander des Sœurs de Lorette dont il avait eu connaissance par les Annales de la Propagation de Lyon; il ne reçut pas de réponse. Dans ces dernières années, il s'adressa à Mgr. M. Loras, évêque de Dubuque, le priant de lui procurer trois ou quatre institutrices, tirées de quelque congrégation religieuse des Etats-Unis. Sa Grandeur lui répondit qu'elle n'avait pas l'espérance de trouver aux Etats-Unis les institutrices qu'il cherchait, mais qu'elle allait tâcher de lui en obtenir de l'ordre de St. Joseph de Lyon, en faisant dès le même jour sa demande à la supérieure-générale ; il reçut une réponse négative. Mgr. de Québec, qui fit une semblable démarche plus tard, ne fut pas plus heureux. Ne pouvant rien conclure par lettres, Mgr. Provencher résolut d'aller lui-même aux Etats-Unis, en Canada, et même en Europe s'il ne trouvait pas, dans ces deux places, ce qu'il cherchait. Mgr. de Québec et son coadjuteur l'engagèrent à ce voyage par leurs lettres du mois de novembre 1842, qu'il reçut en mars 1843 ; le voyage fut décidé dès lors et le départ fixé après l'arrivée des canots, au mois de juin. L'évêque eut soin de disposer les choses pour que les missions ne souffrissent point de son absence ; et tout étant prêt, il partit de St. Boniface le 19 juin avant-midi. Il prit sa route à travers les prairies, pour atteindre le Mississipi à la chute St. Antoine ou Rivière St. Pierre. C'est sur la pointe élevée qui se trouve à l'entrée de cette rivière

dans le Mississipi, qu'est bâti le fort Snelling, qui est le poste militaire le pl
en avant sur le Mississipi, deux lieues plus bas que la chute. Mais avant
parler de ces places, il faut y parvenir et dire un mot de ce voyage fait à l
façon du nomade tartare. Comme il peut y avoir du danger, de la part d
Sauvages, en voyageant dans ces prairies, tous ceux qui veulent aller à la R
vière St. Pierre s'attendent et forment une caravane : celle de cette anné
était composée de 27 charrettes chargées de provisions, garnitures, cuir, et
que les colons de la Rivière Rouge se proposaient de vendre là ; il y ava
aussi des bœufs, des vaches, des veaux conduits dans le même but. Cet emb
ras, joint à la chaleur qui accable les bêtes de somme, empêche de faire u
longue marche chaque jour ; voici, à peu près, le partage le plus avantage
de la journée : on part de bon matin, et on marche jusqu'à ce que les bœu
et chevaux paraissent fatigués; alors on les dételle auprès d'un lieu où il y
de l'eau et de l'herbe, c'est à cette première halte que se fait le déjeûne
quand les animaux paraissent reposés on part, pour marcher jusqu'à ce qu'
paraissent encore épuisés, alors on les dételle de nouveau dans un lieu ava
tageux, c'est à cette seconde halte que se fait le dîner ; la caravane se rem
en marche après un repos qui a été plus ou moins long, d'après la chaleur, et
ne s'arrête qu'au coucher du soleil. Alors on fait un rond avec les charrettes do
le bout des essieux se touche et dont les timons en sont dehors; tout le mon
campe dans ce rond : cette précaution est pour prévenir les surprises de
part des Sauvages ennemis. (1) C'est dans ce rond qu'on allume le feu o

---

(1) La caravane pût juger de la sagesse de cette précaution, quoiqu'el
eût dû en tirer peu d'avantage, comme on va le voir. Quelques jours ava
d'arriver au Mississippi, elle fut visitée par un parti de guerre, venant du l
la Sangsue, et allant attaquer les Sioux ; il avait découvert la caravane
jour précédent. Un de la bande ayant perdu ses bœufs, retourna au derni
campement pour les chercher ; après son départ on les trouva dans le vo
sinage, alors on tira plusieurs coups de fusil pour rappeler celui qui était par
il entendit le signal, mais les échos portèrent le son jusqu'aux oreilles de
Sauvages, qui étaient venus en canots par les lacs et les rivières, ils étaie
alors sur les bords de celle de la Queue de Loutre. Ils voulurent savoir c
que cela signifiait, ils approchèrent le campement en se cachant, comm
ils n'avaient pas intention de faire du mal aux blancs, mais bien aux Siou
qui auraient pu être avec eux ; ils ne se montrèrent pas le soir ; pendant l
nuit ils cernèrent le camp ; il pleuvait, une sentinelle crut en voir un au mi
lieu des ténèbres, et ne dit rien ; deux sentinelles gardaient le camp et vei
laient à ce que les animaux ne s'éloignassent pas trop ; la 1ère garde com
mençait lorsque les ténèbres se faisaient sentir, chacun alors lui livrait s
animaux, et les sentinelles s'exposaient à des reproches si elles les laissaie
s'égarer. La 2e garde commençait vers minuit et allait jusqu'au jour. L
Sauvages qui avaient passé la nuit tout autour du camp y entrèrent au jou
en criant de tous côtés, bon jour, bon jour ; tout le monde était couché,
quoique chacun eût son arme auprès de lui, si ces Sauvages eussent été d
vrais ennemis, ils auraient pu détruire toute la caravane. Les sentinell

chacun fait cuir son souper; ceux qui ont des tentes les montent, les autres couchent sous leurs charrettes, qui sont toutes couvertes de peaux et à l'abri de la pluie. On a soin, autant que possible, de camper où il y a du bois; le guide avertit s'il ne doit pas y en avoir pour l'autre campement où même pour plusieurs: alors chacun prend quelques morceaux de bois sur sa charrette; et si ce bois vient à manquer avant d'arriver où il y en a, on fait, en ce cas, du feu avec du fumier de vache, qui ne manque pas dans les endroits fréquentés par les troupeaux de bisons qui parcourent ces prairies.

On traverse ordinairement les rivières à gué. On a soin de diriger sa marche pour les passer à leur source, surtout dans le printems; on fait des ponts sur celles qui ne sont pas guéables, et si elles sont trop larges pour que des arbres atteignent d'une rive à l'autre, alors on fait un radeau sur lequel on met le bagage, ainsi que ceux qui ne peuvent traverser à la nage; ce radeau est poussé avec des perches, si la rivière est large, ou tiré avec des cordes attachées de chaque côté: avec l'une on le conduit d'un côté et avec l'autre on le ramène pour le charger de nouveau. Toutes les rivières qui se trouvent sur cette route sont étroites et guéables en été. Avec cette marche lente, la caravane arriva au Mississipi le 22 juillet, un peu plus haut que l'entrée de la Rivière des Sagues qu'elle traversa sept ou huit fois avant d'y parvenir; quoique le Mississipi eût beaucoup baissé, il était encore très haut, large et rapide à l'endroit où la caravane de l'année précédente l'avait traversé à gué. Les personnes traversèrent dans des canots d'écorse, qui furent loués des Sauvages qui se trouvèrent là heureusement. Il en fut de même du bagage; les charrettes furent conduites au large, attachées par trois avec les canots et

---

qui n'étaient guère sur leurs gardes, ne donnèrent l'alerte qu'au moment où l'ennemi entrait de tous côtés dans le camp. Ils étaient 22 armés et en costume de guerre, c'est-à-dire, barbouillés de leur mieux. On acheta d'eux un canot d'écorce, pour traverser le Mississippi, qu'ils dirent être très haut gonflé. Il fallait aller chercher ce canot à leur campement, sur la rivière la Queue de Loutre. Les Sauvages qui étaient restés à ce campement, après le départ de leurs compagnons, avaient entendu les coups de fusil qui avaient été tirés la veille; ils avaient cru que leurs gens avaient été attaqués par les Sioux et même tués, ce qu'ils crurent certain en ne les voyant pas revenir le soir, ainsi qu'ils avaient promis. Croyant donc leurs compagnons morts et se trouvant en danger eux-mêmes, ils s'étaient retirés dans une petite isle et avaient fait le sacrifice de leurs chaudières, ils coupaient déjà leurs canots en pièces; lorsque ceux qui allaient chercher le canot les appelèrent, ils ne répondirent pas; ayant entendu hennir le cheval qui menait la charrette, destinée à porter le canot, ils furent encore plus effrayés; sachant bien que leurs gens n'avaient pas de chevaux. Enfin, ceux qui les appelaient se firent connaître, ils vinrent alors les chercher. Tous visitèrent le camp et y passèrent la journée, cherchant à égayer, par leurs chants et leurs dances, ceux qui auraient mieux aimés les voir loin, car ils les forcè-

ensuite tirées avec des cordes dont les canots conduisaient un bout à terre. La caravane côtoya ensuite la rive gauche du Mississipi, traversa les petites rivières St. François et du Rum et arriva à la chute St. Antoine le 29, vers midi. La chute St. Antoine n'a que 16 ou 17 pieds de hauteur; elle est à environ deux lieues plus haut que le fort Snelling. L'évêque de Juliopolis se rendit le soir à St. Paul, trois lieues plus bas que ce fort et sur la rive gauche du Mississipi. Les habitans de cette place sont presque tous originaires de la Rivière Rouge. Il y a une petite chapelle dédiée à St. Paul: c'est du nom du patron de cette chapelle qu'est venu le nom de la place. Il y dit la messe le lendemain, 30 juillet. Mr Galtier qui dessert le poste de St. Paul et celui de St. Pierre sur la rive droite du Mississipi à l'entrée de la Rivière St. Pierre, était à Dubuque. Sur la rivière St. Pierre, il y a des villages sioux. Un prêtre du diocèse de Dubuque, M. Ravoux, demeure au milieu d'eux depuis trois ans; il a appris leur langue, dans laquelle il a composé un catéchisme, qu'il a fait imprimer. Un second prêtre, M. Godfert, lui a été adjoint au mois d'août dernier. Le lundi, 1er. août, l'évêque de Juliopolis se rendit vis-à-vis la Rivière St. Pierre et aussi du fort Snelling qui est sur la même rive droite, traversa le Mississipi et alla s'emparer de la maison de M. Galtier où il n'y avait personne. Le lendemain, il arriva un bateau à vapeur sur lequel était M. Galtier, qu'il ne put voir que quelques heures, ne voulant pas perdre l'occasion du bateau qui repartit le même jour.

L'évêque de Juliopolis descendit le Mississipi environ 300 milles, arriva à la Prairie du Chien à 9 heures du soir le lendemain, 2 août; il passa la nuit à bord, le jeudi il alla voir M. Cretin, prêtre de Lyon, vicaire général de l'évêque de Dubuque et homme très aimable. Quittant cette ville vers neuf heures et parcourant 65 milles, il arriva vers 5 heures du soir à Dubuque, ville encore nouvelle, adossée à une côte très élevée, comme sont presque partout les bords du Mississipi. Elle est le siége épiscopal de Mgr. M. Loras, de

---

dommage; ils demandèrent seulement un peu de poudre et quelques balles pour tuer des animaux en s'en retournant; chacun leur en donna un peu. L'évêque de Juliopolis leur dit: "retournez dans votre pays, les Sioux ne vous ont point fait du mal, au moins dernièrement. Le grand maître défend de tuer ses semblables sans raisons. Vous êtes en petit nombre et vous pourriez vous faire tous tuer. Nous ne vous donnerions pas de munitions, si nous savions que vous dûssiez aller attaquer les Sioux. Nous allons dans leur pays, nous autres, et s'ils savent qu'ils ont été tués avec des balles que nous vous avons données, ils se vengeront sur nous." Il paraît qu'ils ne suivirent pas ce conseil, car ce sont probablement quatre de cette bande qui allèrent voler des chevaux, dans un camp de Sioux, quelques jours plus tard, et qui furent tués tous quatre; ils tuèrent un Sioux en se défendant. C'est ce que l'évêque de Juliopolis apprit en embarquant sur le bâteau-à-vapeur, à la rivière St. Pierre. Dans ce moment là, les Scioux et les Sauteurs s'assemblèrent au fort Snelling pour faire la paix; ils la firent en effet quelquss jours plus tard. Elle n'est pas ordinairement de longue durée.

Lyon, qui reçut l'évêque de Juliopolis avec la politesse et la cordialité française ; là il apprit que la Supérieure Générale de l'ordre de St. Joseph de Lyon avait donné une réponse négative à la demande que Mgr. Loras lui avait faite de trois de ses filles pour la Rivière Rouge.

L'évêque Loras avait amené de Philadelphie, en revenant du concile de Baltimore, en 1843, cinq religieuses, et en attendait encore quatorze ; il était disposé à en donner trois à l'évêque de Juliopolis,mais elles ne parlaient pas un mot de français ; ce qui fut un obstacle insurmontable, néanmoins, l'évêque de Juliopolis ne renonça pas tout à fait à en prendre, s'il ne pouvait en trouver ailleurs, qui parlassent français et anglais. Le dimanche 6 août,il eut le plaisir,au sortir de la messe,de trouver à l'évêché,Mgr. Eccleston, archevêque de Baltimore, qui voyageait pour sa santé et qui se rendait, avec son grand vicaire, M. Deluol, à St. Louis. L'évêque de Juliopolis quitta Dubuque le mercredi, coucha à Galena, distant de 26 milles, et arriva le dimanche soir, 13 août, à St. Louis, trop tard pour débarquer. De Galena à St. Louis,il y a 405 milles.(1) Le lendemain,l'évêque de Juliopolis, se fit conduire à l'évéché, où il fut reçu par les prêtres qui y sont attachés. Mgr. P. R. Kenrick, coadjuteur, maintenant évêque de St. Louis, était allé à Kaskaskia, à 81 milles, avec Mgr. l'archevêque et M. Deluol,ils arrivèrent tous le lundi 14, après midi. L'archevêque partit en diligence à 4 heures du matin, le 15. L'évêque de Juliopolis chanta la messe pontificalement ce jour là, fête de l'Assomption,qui y est d'obligation ; le coadjuteur alla donner la confirmation à Kahokia. L'évêque de Juliopolis tenta de se procurer des sœurs de St. Joseph, dont il existe une communauté à sept milles de la ville ; n'ayant pu s'arranger, il renonça à l'espérance d'envoyer des institutrices à la Rivière Rouge, par les voitures qui l'avaient amené, et écrivit à ses gens de s'en retourner aussitôt qu'ils seraient prêts. Mgr.le coadjuteur de St.Louis lui fit visiter les établissemens de la ville,l'université des Jésuites, deux asyles d'orphelins, tenus par des sœurs de charité, ainsi que l'hôpital, le couvent des dames du Sacré Cœur, et, comblé de politesses,il quitta St. Louis le 22,accompagné de plusieurs RR. PP. Jésuites, qui se rendaient à Cincinnati, pour l'ouverture des classes. Embarqué sur un bâteau-à-vapeur, il descendit le Mississipi, (180 milles) jusqu'à l'entrée de l'Ohio, qu'il remonta (378 milles) pour arriver à Louisville, où il débarqua le 25 août.L'evêque de Julioplis vit le vénérable évêque de Louisville,

(1) Les eaux du Mississipi qui se gonflent considérablement, dans les mois de juin et juillet, deviennent ensuite très basses, de manière que les bateaux-à-vapeur s'échouent souvent sur le sable. Celui sur lequel l'évêque de Juliopolis s'était embarqué à Dubuque, s'appelait *Rapids*. Il perdit son existence et son nom,dans le 2nd rapide du Mississipi. Il était considérablement chargé de plomb. Malgré la précaution,que prit le capitaine, de charger un chaland de ce plomb, au haut du rapide, son bateau donna sur une roche qui entra dedans ; il ne put pas caller, mais il demeura là. Les passagers qui eurent une bonne peur, furent reçus par un bateau qui passa dans le tems du naufrage.

Mgr.B.J.Flaget,lui demanda des religieuses de Lorette sans en obtenir,parce qu'elles ne sont pas assez nombreuses. Traité avec beaucoup de politesse, par l'évêque et les prêtres, il quitta Louisville le 27, et arriva le 28 à Cincinnati en remontant l'Ohio encore,(131 milles); ce qui faisait 689 milles depuis St. Louis. Le coadjuteur de Louisville était en Europe, ainsi que l'évêque de Cincinnati,Mgr. Purcell. Il logea au collége de St. Frs.Xavier,tenu par les Jésuites, qui avaient voyagé avec lui depuis St. Louis. On lui avait indiqué à Cincinnati, une communauté de religieuses, originaires de Belgique. L'évêque de Juliopolis fit sa demande à la supérieure qui répondit qu'elle n'avait pas de sujets en assez grand nombre, pour lui en donner, mais qu'elle pensait que la maison-mère à Namur lui en donnerait; il prit les informations qu'il crut nécessaires pour agir en cas de besoin, promettant une réponse définitive après son arrivée en Canada, et quitta Cincinnati en stage le mercredi 24 août, pour arriver à Cleveland, sur le lac Erié le vendredi suivant, et en marchant jour et nuit. La première nuit, sur un chemin très uni, un des chevaux prit l'épouvante et entraîna les autres à la course dans un trou, au bas d'une côte; la voiture versa avec violence, chacun pouvait craindre pour sa vie et, grâces à Dieu, de huit personnes qu'elle contenait, aucune ne fut blessée. Pour sa part, l'évêque de Juliopolis alla se frapper rudement la tête sur un des poteaux de la portière, et en fut quitte pour une contusion. Ceci se passait dans un lieu très éloigné des maisons, heureusement que, peu de tems après, il passa deux autres diligences qui allaient aussi à Cleveland, et qui avaient assez de places pour les huit personnages qui se trouvaient sur le chemin. Le lendemain, jeudi, les voyageurs se trouvèrent à Colombus pour déjeûner. Cette ville est la capitale de l'état de l'Ohio, elle est peu considérable et située au milieu des terres. En voyageant dans ce pays, depuis Dubuque, on voit que tout est nouveau, les chemins, les champs, les villes, tout est encore jeune, mais d'une vigoureuse jeunesse. Le vendredi soir, les voyageurs arrivèrent à Cleveland, sur le lac Erié, cette ville élève aussi sa jeune tête avec orgueil la distance entre Cincinnati et Cleveland, est de 252 milles. Le samedi à 8 heures du matin, tous les voyageurs, arrivés de différens côtés, s'embarquèrent sur un bateau-à-vapeur, et arrivèrent la nuit suivante 3 septembre, à Buffalo, ayant parcouru 193 milles, depuis Cleveland. L'évêque de Juliopolis y passa ce jour là, qui était dimanche, y dit la messe pour les Allemands, et assista à celle des Irlandais, chantée par le curé du lieu, M. W. Whelan. Le lundi 4, il fit le trajet de Buffalo à Niagara, en railroad (22 milles). Après le dîner,le même char le conduisit à Lewiston (9 milles), où l'on prend un bâteau-à-vapeur. Vers 7 heures du soir, il était à Toronto (44 milles). L'évêque de Juliopolis ne débarqua pas, ayant appris à Buffalo, que Mgr. Power était au Détroit. Le bâteau-à-vapeur toucha à plusieurs places, chaque coté du lac, et arriva à Kingston, vers 2 heures du matin, 6 septembre; ayant fait 220 milles depuis Toronto. L'évêque de Juliopolis débarqua et dit la messe. Mgr. Phelan, consacré le

le vendredi suivant, 8 septembre, et il se rembarqua à 9 heures, et le lendemain à 8 heures il était à Montréal, ayant fait depuis Kingston 209 milles, il parcourut 180 milles pour se rendre à Québec,ce qui fait 2,497 milles ou 832¼ lieues, de route parcourue par l'évêque de Juliopolis ; à partir du fort Snelling ou riviere St. Pierre, ou encore de la chûte St. Antoine, qui est à 2 lieues plus haut que le fort.(2) Toute sa dépense pour payer ses repas et les voitures sur terre et sur l'eau, monte, sauf erreur, à £13 7 0, ce qui fait voir qu'on voyage à bon marché dans les Etats-Unis.

Le plaisir inné, qu'éprouvent les hommes, en revoyant le pays qui leur à donné naissance, ne fit pas oublier, à l'évêque de Juliopolis, le grand but de son voyage,qui était de procurer,à son pays adoptif, des institutrices. Ne voulant pas de religieuses cloîtrées, il ne pouvait s'adresser qu'aux deux communautés des sœurs Grises et de la Congrégation de Montréal, qui sont les seules du pays qui ne soient pas tenues à la clôture. Mgr. Ig. Bourget, évêque de Montréal, auquel il s'adressa, comme supérieur de ces communautés, lui indiqua celle des Sœurs Grises, comme propre à remplir ses vues, qui étaient de faire une école d'industrie, et qui pourrait, par la suite, satisfaire un autre besoin du pays ; celui de prendre soin des pauvres, ce qui est leur principal but. L'évêque de Juliopolis se réjouit de la perspective de trouver ce qu'il cherchait, dans une communauté, dont il connaissait tout le mérite. Comme elle n'avait qu'une seule maison, hors de la sienne, dans le pays, elle pouvait plus facilement lui fournir des sujets, sans nuire à ses besoins intérieurs. Au lieu que la Congrégation ayant un grand nombre de maisons d'éducation, dans les diocèses de Québec, de Montréal, et même de Kingston, elles n'auraient pu lui donner des institutrices,sans se gêner,ou du moins,sans retarder des établissemens dans le pays; c'était pourtant sur cette communauté qu'il avait porté ses vues, ne sachant pas que les SœursGrises se livrassent aussi à l'éducation.Il se trouva heureux de n'être pas dans la nécessité de faire sa demande,et en cela il crut rendre service à sa patrie,en lui laissant trois ou quatre institutrices de plus.

L'évêque de Montréal traita d'abord avec la communauté le projet de cet établissement lointain,et l'évêque de Juliopolis, comptant sur la bonne volonté des Sœurs Grises,leur écrivit le 19 octobre pour leur demander trois sujets capables de former à la Rivière Rouge une Maison de leur Institut,s'engageant, de son côté,à fonder et doter la nouvelle communauté.Cette affaire était pour ces bonnes Sœurs trop importante pour se décider sur le champ.Elles prirent neuf jours pour consulter Dieu et s'assurer de sa sainte volonté.Pendant donc tout ce tems il se fit de ferventes prières, tant dans la communauté que dans les salles des pauvres et des orphelines, afin d'obtenir les lumières de l'Es-

(2) On peut supposer 160 lieues de St. Boniface à la chûte St. Antoine, ce qui donne 5 lieues par jour ; car sur les quarante jours qui s'écoulèrent depuis le 19 juin au 29 juillet, il faut en retrancher huit, pendant lesquels on ne marcha point du tout. Il reste 32 qui, multipliés par cinq, donnent 160 ; ajoutant 160 à 832½ on aura 992½ lieues de route de St. Boniface à Québec.

prit-Saint. La neuvaine terminée, le conseil, chargé de faire les affaires majeures de cette communauté, s'assembla le 30 octobre et il y fut décidé que l'on se chargerait de cette fondation qui offrait au zèle et au dévouement un vaste champ, et qu'au lieu de trois sujets il en faudrait donner quatre. Il ne restait plus qu'à faire le choix des quatre fondatrices. Pour ne pas se tromper dans un choix si important, l'on recourut de nouveau au ciel ; et pendant neuf jours les prières continuèrent dans tout l'hôpital, afin qu'il plût au Seigneur de désigner celles qu'il appelait à aller si loin exercer leur charité. De si sages précautions et tant de prières devaient toucher le cœur de celui qui déclare dans l'Ecriture qu'il est venu sur la terre apporter le feu de la charité, et que son désir est de le répandre partout. Le sept novembre, le conseil des douze s'étant de nouveau assemblé, il nomma, pour aller fonder une maison de l'institut des Sœurs de Charité à St. Boniface de la Rivière Rouge, les Sœurs Valade, Lagrave, Coutlée dite St. Joseph et Lafrance. Ces vertueuses filles, après y avoir sérieusement pensé devant Dieu pendant neuf jours, voyant dans l'élection du conseil une marque de la volonté de Dieu qui les appelait à cette mission lointaine, s'y soumirent avec joie et courage. Aussitôt qu'elles eurent fait leur sacrifice, le conseil s'assembla pour procéder à la formation de la nouvelle communauté en fesant l'élection des officières :

La Sr. Marie Louise Valade, née à Ste. Anne des Plaines le 26 décembre 1808, professe depuis le 21 octobre 1828, fut nommée supérieure ;

La Sr. Marie Marguerite Eulalie Lagrave, née le 2 mai 1805 à St. Charles de la rivière Chambly, professe depuis le 23 décembre 1823, fut nommée assistante ;

La Sr. Anastasie Gertrude Coutlée dite de St. Joseph, née aux Cèdres le 15 novembre 1819, professe depuis le 1er. juin 1838, fut nommée maîtresse des novices ;

La Sr. Marie Edwige Lafrance, née à la Pointe-aux-Trembles de Québec le 13 mai 1815, professe depuis le 13 juillet 1840, fut adjointe aux premières selon le désir de la communauté.

L'évêque de Juliopolis étant assuré d'avoir des Sœurs Grises, écrivit à Dubuque pour remercier le vénérable évêque de cette ville de la bonne volonté qu'il lui avait témoignée à son passage, et encore depuis par lettre, de lui procurer trois des institutrices qu'il avait amenées de Philadelphie. Il écrivit aussi à Cincinnati, aux Sœurs Notre-Dame de cette ville, pour leur annoncer qu'ayant trouvé à Montréal les institutrices qu'il cherchait, il ne tenterait pas de s'en procurer de leur institut en faisant sa demande à Namur, selon qu'il en était convenu avec elles ; il les remercia de leur zèle et empressement à voler au bout du monde pour procurer la gloire de Dieu.

L'évêque de Juliopolis fit ensuite des arrangemens avec sir George Simpson pour le passage de quatre religieuses et de deux prêtres : ce gentilhomme se chargea de les faire rendre à la Rivière Rouge. Par-là le but du voyage de l'évêque de Juliopolis se trouvait rempli : il avait deux prêtres et quatre religieuses, ce qui suffisait aux besoins du moment.

On apprit, peu de tems après, que M. F. N. Blanchet, missionnaire de la Colombie, avait été promu à l'épiscopat. L'évêque de Juliopolis s'intéressa

au progrès de la religion dans ce nouveau vicariat apostolique. Il fallait aussi des institutrices, des prêtres et les moyens de les soutenir ; les évêques de Québec et de Montréal jugèrent à propos de mettre ce vicariat en relation avec l'Europe, d'où il pourrait tirer des secours et des prêtres plus facilement que du Canada, qui manque des uns et des autre. Dès lors il fut décidé que l'évêque de Juliopolis ferait le voyage d'Europe afin de s'occuper plus efficacement des besoins de sa propre mission et de ceux de la Colombie, qui cessait d'en faire partie. Son départ de Boston, d'abord fixé au 16 décembre, fut remis au 1er. janvier 1844, tems où il pourrait avoir un compagnon de voyage, ce qu'il n'aurait pas eu en partant le 16.

M. F. N. Blanchet ne pourra apprendre sa promotion à l'épiscopat que vers le commencement de novembre 1844 ; il ne recevra que vers le mois de février ou mars 1845, ce qui lui est nécessaire pour sa consécration, comme crosse, mître, bague, etc.; il faudra ensuite qu'il aille chercher un évêque consécrateur, probablement aux Isles Sandwich. Pour peu qu'il éprouve de retard, il pourrait bien atteindre 1846 avant qu'il soit sacré et de retour à la Colombie. On voit par-là qu'il devient nécessaire de faire pour lui des démarches qu'il ferait trop tard lui-même, et que ces missions souffriraient plus qu'elles ne tireraient d'avantage du nouvel ordre de chose ; car ce vicariat étant séparé de l'évêché de Québec, on n'y enverra plus de prêtres du Canada ; par-là il serait, pendant trois ou quatre ans,sans recevoir d'autres missionnaires, qui sont cependant si nécessaires pour parcourir l'immense étendue de pays livrée à leur zèle.

La population de la Rivière Rouge est d'environ 5500 dont 3175 catholiques. Il y a 730 maisons habitées.

Le 1er. ministre de l'Eglise établie arriva à la Rivière Rouge dans l'automne de 1820.Il bâtit la 1ère. chapelle dédiée au culte protestant; elle était en bois et située à environ deux milles plus bas que la RivièreAssiniboine et sur la rive gauche de la Rivière Rouge : elle a été remplacée par une église en pierre en 1832.Il y a deux autres chapelles en bois,plus bas que la 1ère. et sur le même côté de la rivière. Plus bas que ces trois et sur la rive droite il y en a une autre en bois aussi, autour de laquelle il y a un petit village sauvage ; un ministre demeure dans ce village. Trois autres ministres de la même croyance exercent leur zèle au milieu de la population protestante établie sur les bords de la Rivière Rouge;elle est composée de 2345 individus.

Outre les ministres de l'église établie, il y a quatre ministres méthodistes-wesleyens, venus tous quatre en 1840. En hommes courageux, ils se sont partagé l'immense territoire de la Baie d'Hudson et ont entrepris la conversion des Sauvages, par tous les coins du pays : M. George Barnley s'est fixé à Moose, sur la baie James,et exerce son zèle auprès des Sauvages qui fréquentent ce poste. M. William Mason a été chargé du département du lac Lapluie et de la rivière Winipick. M. . . Evans réside à la rivière au Brochet, au fond du lac Winipick. Enfin M. T. Rundle a eu en partage la Rivière Saskatshawan et places environnantes ; il demeure à Edmonton. Ces révérends Messieurs, n'ayant à peu près personne de leur croyance dans le pays, travaillent à gagner des ouailles parmi les Sauvages de leurs arrondissemens.

Ces notes, écrites à la hâte, seraient devenues plus intéressantes si le tems avait permis d'y joindre de plus amples détails sur l'histoire du pays et surtout sur les missions de la Rivière Rouge et de la Colombie. Ceux qui désireraient de plus amples informations, pourraient lire les *Rapports des Missions* imprimés à Québec, tous les ans depuis 1839 ; ils y trouveront les lettres des missionnaires de la Rivière Rouge et de la Colombie : lesquelles contiennent le récit de leurs travaux, voyages, difficultés et succès auprès des différentes tribus sauvages qu'ils ont commencé à évangéliser. Dans ce que l'on vient d'imprimer dans les *Mélanges*, on a eu principalement en vue de conserver un grand nombre de dates, qui s'oublient facilement et qu'on ne trouverait pas ailleurs. Dans cinquante ans, on aimera à les trouver et on les appréciera plus qu'aujourd'hui.

(FIN.)